

Die Ausg. 10

D

10

O E U V R E S

D E

J E A N R A C I N E .

---

T O M E S E C O N D .

---

OPUSCULES

DE LA FACILITE

DE L'ECRIURE



O E U V R E S

DE

JEAN RACINE,

*DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.*

---

T O M E II.

---

Seconde Edition, revue et corrigée.

---

A BERLIN,  
CHEZ FREDERIC MAURER.

1797.

Ō F U V R I S

DE

J E A N R A C I N E

DE L'ACADEMIE FRANCOISE

T o m e II

Seconde Edition, revue et corrigée

A B E R L I N

C H E Z J A N S E N I O N M A R T H E

M D C C L X



# ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

---

DÉDIÉE A MADAME.

*Tome II.*

A

ANDROMACHE

TRAGÖDIE

DES A. M. DE LA

Tom II



---

## P R É F A C E.

*Virgile, au troisième Livre de l'Enéide.*

C'est Enée qui parle.

**L**ittoraque Epiri legimus, portuque subimus.  
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem, ..  
Solemnes tum sorte dapes, et tristia dona  
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat  
Hecloream ad tumulum, viridi quem cespite inanem,  
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras. . .  
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est:  
O felix una ante alias Priameia virgo,  
Hostilem ad tumulum, Trojae sub moenibus altis,  
Jussa mori! Quae sortitus non pertulit ullos,  
Nec victoris heri tetigit-captiva cubile!  
Nos, patria incensa, diversa per aequora vestrae,  
Stirpis Achilleae fastus, juvenemque superbum  
Servitio enixae tulimus, qui deinde secutus  
Ledaean Hermionem, Lacedaemoniosque hymenaeos.  
Ast illum ereptae magno inflammatus amore  
Conjugis, et scelerum furiis agitated Orestes  
Excipit incautum, patriasque obruncat ad aras.

Voilà en peu de vers tout le sujet de cette Tragedie; voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux Acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assés marqués dans l'Andromaque d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet Auteur : car, quoique ma Tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus ; Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette Princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque, ne la connoissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari ni un autre fils ; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes Spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue. Car sans parler de Ronfard, qui a choisi ce même Astyanax pour le Héros de sa Franciade, qui ne fait que l'on fait descendre nos anciens Rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles Chroniques sauvent la vie à ce jeune Prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre Monarchie ?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa Tragédie d'Hélène ? Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose

qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troye; et qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Egypte, dont elle n'étoit point partie: tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçue que par les Egyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable, et en altérer quelques incidens, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poëtes, ne peut être blessé qu'au talon, quoiqu'Homère le fasse bleffer au bras, et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussi-tôt après la reconnoissance d'Oedipe; tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelque contrariété de cette nature, qu'un ancien commentateur de Sophocle \*) remarque fort bien: *Qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poëtes pour quelques changemens qu'ils ont pu faire dans la fable; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changemens, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet.*

\*) Sophoclis Electra.

## ACTEURS.

**ANDROMAQUE**, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

**PYRRHUS**, fils d'Achille, Roi d'Epire.

**ORESTE**, fils d'Agamemnon.

**HERMIONE**, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.

**PYLADE**, ami d'Oreste.

**CLÉONE**, Confidente d'Hermione.

**CÉPHISE**, Confidente d'Andromaque.

**PHOENIX**, Gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

**SUITE** d'Oreste.

*La Scène est à Buthrote, ville d'Epire, dans une  
salle du Palais de Pyrrhus.*

---

---

ANDROMAQUE,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,  
Ma fortune va prendre une face nouvelle;  
Et déjà son courroux semble s'être adouci,  
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.  
Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste,  
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste?  
Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu,  
A la cour de Pyrrhus tu me ferois rendu.

PYLADE.

J'en rends graces au Ciel, qui, m'arrêtant sans cesse,  
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce,  
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,  
Presqu'aux yeux de l'Epire écarta nos vaisseaux.  
Combien dans cet exil ai-je souffert d'allarmes?  
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes?

Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger,

Que ma triste amitié ne pouvoit partager.  
 Sur-tout, je redoutois cette mélancolie,  
 Où j'ai vû si long-tems votre ame enfevelie.  
 Je craignois que le Ciel, par un cruel secours,  
 Ne vous offrît la mort que vous cherchiés toujours,  
 Mais je vous vois, Seigneur; et, si j'ose le dire,  
 Un destin plus heureux vous conduit en Epire.  
 Le pompeux appareil qui suit ici vos pas,  
 N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

O R E S T E.

Hélas! qui peut savoir le destin qui m'amène!  
 L'amour me fait ici chercher une inhumaine.  
 Mais qui fait ce qu'il doit ordonner de mon sort,  
 Et si je viens chercher ou la vie ou la mort?

P Y L A D E.

Quoi, votre ame, à l'amour en esclave asservie,  
 Se repose sur lui du soin de votre vie?  
 Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,  
 Pouvés-vous consentir à rentrer dans ses fers?  
 Pensés-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,  
 Vous prépare en Epire un fort plus favorable?  
 Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,  
 Vous l'abhorriés; enfin, vous ne m'en parliés plus,  
 Vous me trompiés, Seigneur.

O R E S T E.

Je me trompois moi-même,  
 Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime,  
 T'ai-je jamais caché mon coeur et mes desirs?  
 Tu vis nâître ma flamme et mes premiers soupirs,  
 Enûn, quand Ménélas dispoisa de sa fille

En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,  
Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vû depuis  
Traîner, de mers en mers, ma chaîne et mes ennuis.  
Je te vis à regret, en cet état funeste,  
Prêt à fuivre par-tout le déplorable Oreste ;  
Toujours de ma fureur interrompre le cours,  
Et de moi-même, enfin, me sauver tous les jours.  
Mais quand je me souvins que, parmi tant d'allarmes,  
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes ;  
Tu fais de quel courroux mon coeur alors épris,  
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.  
Je fis croire, et je crus ma victoire certaine.  
Je pris tous mes transports pour des transports de

haine.

Détestant ses rigueurs, rabaisant ses attraits,  
Je défois ses yeux de me troubler jamais.  
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.  
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;  
Et je trouvai d'abord les Princes rassemblés,  
Qu'un péril assés grand sembloit avoir troublés,  
J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire  
De soins plus importans rempliroient ma mémoire ;  
Que, mes sens reprenant leur première vigueur,  
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.  
Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite  
Me fait courir alors au piège que j'évite.  
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus.  
Toute la Grèce éclate en murmures confus.  
On se plaint, qu'oubliant son sang et sa promesse,  
Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,  
Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,  
Reste de tant de Rois sous Troye ensevelis,

J'apprends que, pour ravir son enfance au supplicé,  
 Andromaque trompa l'ingénieux Ulyffe,  
 Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,  
 Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.  
 On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,  
 Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.  
 Ménélas, sans le croire, en paroît affligé,  
 Et se plaint d'un hymen si long-tems négligé.  
 Parmi les déplaisirs où son ame se noie,  
 Il s'élève en la mienne une secrette joie.  
 Je triomphe, et pourtant je me flatte d'abord,  
 Que la seule vengeance excite ce transport,  
 Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place;  
 De mes feux mal éteints je reconnus la trace;  
 Je sentis que ma haine alloit finir son cours,  
 Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.  
 Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.  
 On m'envoie à Pyrrhus, j'entreprends ce voyage.  
 Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras  
 Cet enfant, dont la vie allarme tant d'états.  
 Heureux si je pouvois, dans l'ardeur qui me presse,  
 Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma princesse!  
 Car enfin, n'attends pas que mes feux redoublés  
 Des périls les plus grands puissent être troublés.  
 Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,  
 Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.  
 J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,  
 La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.  
 Toi, qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse?  
 Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.  
 Mon Hermione encor le tient-elle affervi?  
 Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi?

## P Y L A D E.

Je vous abuserois, si j'osois vous promettre,  
 Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.  
 Non que de sa conquête il paroisse flatté:  
 Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté;  
 Il l'aime. Mais enfin cette veuve inhumaine  
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine;  
 Et chaque jour encore, on lui voit tout tenter,  
 Pour fléchir sa captive ou pour l'épouvanter.  
 De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête,  
 Et fait couler des pleurs qu'aussi-tôt il arrête.  
 Hermione elle-même a vu, plus de cent fois,  
 Cet amant irrité revenir sous ses loix;  
 Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,  
 Soupirer à ses pieds, moins d'amour que de rage.  
 Ainsi n'attendés pas que l'on puisse, aujourd'hui,  
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.  
 Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,  
 Epouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime.

## O R E S T E.

Mais, dis-moi de quel œil Hermione peut voir  
 Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir?

## P Y L A D E.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,  
 Semble de son amant dédaigner l'inconstance,  
 Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,  
 Il la viendra presser de reprendre son cœur.  
 Mais je l'ai vûe enfin me confier ses larmes;  
 Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.  
 Toujours prête à partir, et demeurant toujours,  
 Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

O R E S T E.

Ah! si je le croyois, j'irois bientôt, Pylade,  
Me jeter. . .

P Y L A D E.

Achevés, Seigneur, votre ambassade.  
Vous attendés le Roi. Parlés, et lui montrés  
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés,  
Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,  
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.  
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.  
Pressés. Demandés tout, pour ne rien obtenir.  
Il vient,

O R E S T E.

Hé bien, va donc disposer la cruelle  
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

## S C È N E II.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

O R E S T E.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,  
Souffrés que j'ose ici me flatter de leur choix;  
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie,  
De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troye,  
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups,  
Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous;  
Et vous avés montré, par une heureuse audace,  
Que le fils seul d'Achille a pû remplir sa place.  
Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grèce, avec douleur,  
Vous voit du sang Troyen relever le malheur;

Et,

Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,  
 D'une guerre si longue entretenir le reste,  
 Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?  
 Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor :  
 Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;  
 Et, dans toute la Grèce, il n'est point de familles,  
 Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,  
 D'un père ou d'un époux, qu'Hector leur a ravis.  
 Et qui fait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ;  
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,  
 Tel qu'on a vû son père, embraser nos vaisseaux,  
 Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.  
 Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?  
 Vous-même, de vos soins craignés la récompense ;  
 Et que dans votre sein ce serpent élevé,  
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.  
 Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,  
 Assurés leur vengeance, assurés votre vie.  
 Perdés un ennemi d'autant plus dangereux,  
 Qu'il s'effaira sur vous à combattre contr'eux.

P Y R R H U S,

La Grèce, en ma faveur, est trop inquiétée.  
 De soins plus importans je l'ai crue agitée,  
 Seigneur; et sur le nom de son Ambassadeur,  
 J'avois, dans ses projets, conçu plus de grandeur.  
 Qui croiroit, en effet, qu'une telle entreprise  
 Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?  
 Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,  
 N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?  
 Mais à qui prétend-t-on que je le sacrifie ?  
 La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?  
 Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis

*Tome II.*

B

D'ordonner d'un captif que le sort m'a fournis ?  
 Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumans de  
 Troye,

Les vainqueurs, tout sanglans, partagèrent leur proie,  
 Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,  
 Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils,  
 Hécube près d'Ulysse acheva sa misère ;

Cassandre dans Argos a suivi votre père :

Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?

Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?

On craint qu'avec Hector Troye un jour ne renaisse ;

Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin,

Je ne fais point prévoir les malheurs de si loin.

Je songe quelle étoit autrefois cette ville,

Si superbe en remparts, en héros si fertile,

Maîtresse de l'Asie ; et je regarde, enfin,

Quel fut le sort de Troye, et quel est son destin,

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,

Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,

Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer

Que Troye, en cet état, aspire à se venger.

Ah ! si du fils d'Hector la perte étoit jurée,

Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?

Dans le sein de Priam n'a-t-on pû l'immoler ?

Sous tant de morts, sous Troye il falloit l'accabler ;

Tout étoit juste alors. La vieilleffe et l'enfance

En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense,

La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,

Nous excitoient au meurtre et confondoient nos

coups.

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.

Mais que ma cruauté survive à ma colère ;  
 Que , malgré la pitié dont je me sens saisir ,  
 Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !  
 Non , Seigneur , que les Grecs cherchent quelque  
 autre proie ;  
 Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :  
 De mes inimitiés le cours est achevé ,  
 L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

O R E S T E.

Seigneur , vous savés trop avec quel artifice  
 Un faux Astyanax fut offert au supplice ,  
 Où le seul fils d'Hector devoit être conduit ;  
 Ce n'est pas les Troyens , c'est Hector qu'on poursuit.  
 Oui , les Grecs sur le fils persécutent le père.  
 Il a , par trop de sang , acheré leur colère.  
 Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ,  
 Et jusques dans l'Epire il les peut attirer.  
 Prévenés - les.

P Y R R H U S.

Non , non ! J'y consens avec joie ,  
 Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troie ,  
 Qu'ils confondent leur haine , et ne distinguent plus  
 Le sang qui les fit vaincre , et celui des vaincus.  
 Aussi - bien ce n'est pas la première injustice ,  
 Dont la Grèce d'Achille a payé le service.  
 Hector en profita , Seigneur ; et , quelque jour ,  
 Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

O R E S T E.

Ainsi , la Grèce en vous trouve un enfant rébelle ?

P Y R R H U S.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

B 2

O R E S T E.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups;  
 Ses yeux s'opposeront, entre son père et vous.

P Y R R H U S.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère,  
 Je puis l'aimer, sans être esclave de son père;  
 Et je saurai, peut-être, accorder quelque jour,  
 Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.  
 Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène,  
 Du sang qui vous unit je fais l'étroite chaîne.  
 Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,  
 Et vous pœurrés aux Grecs annoncer mon refus.

## S C È N E III.

P Y R R H U S , P H O E N I X.

P H O E N I X.

Ainsi vous l'envoyés aux pieds de sa Maîtresse!

P Y R R H U S.

On dit qu'il a long-tems brûlé pour la Princesse.

P H O E N I X.

Mais, si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer;  
 S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer?

P Y R R H U S.

Ah, qu'ils s'aiment, Phoenix! J'y consens. Qu'elle  
 parle;

Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte:  
 Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui;  
 Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui!

P H O E N I X.

Seigneur. . .

P Y R R H U S.

Une autre fois je t'ouvrirai mon ame ,  
Andromaque paroît.

---

## S C È N E IV.

ANDROMAQUE, PYRRHUS, CÉPHISE,  
PHOENIX.

P Y R R H U S.

Me cherchiés-vous, Madame?  
Un espoir si charmant me feroit-il permis?

A N D R O M A Q U E.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.  
Puisqu'une fois le jour vous souffrés que je voie  
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troye;  
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui.  
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui,

P Y R R H U S.

Ah, Madame, les Grecs, si j'en crois leurs allarmes,  
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

A N D R O M A Q U E.

Et quelle est cette peur dont leur coeur est frappé,  
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

P Y R R H U S.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.  
Ils redoutent son fils.

A N D R O M A Q U E.

Digne objet de leur crainte!

B 3

Un enfant malheureux, qui ne fait pas encor,  
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.

P Y R R H U S.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.  
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

A N D R O M A Q U E.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel ?  
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?  
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son  
père;

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère!  
Il m'auroit tenu lieu d'un père et d'un époux;  
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos  
coups.

P Y R R H U S.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.  
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes;  
Mais, duissent-ils encore, en repassant les eaux,  
Demander votre fils avec mille vaisseaux;  
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre;  
Dussai-je, après dix ans, voir mon palais en cendre,  
Je ne balance point, je vole à son secours;  
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.  
Mais parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,  
Me refuserez-vous un regard moins sévère?  
Hâi de tous les Grecs, pressé de tous côtés,  
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?  
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore,  
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?  
En combattant pour vous, me fera-t-il permis  
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

## ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous? et que dira la Grèce?  
 Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse!  
 Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,  
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux?  
 Captive, toujours triste, importune à moi-même,  
 Pouvés-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?  
 Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,  
 Qu'à des pleurs éternels vous avés condamnés?  
 Non, non, d'un ennemi respecter la misère,  
 Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,  
 De cent peuples, pour lui combattre la rigueur,  
 Sans me faire payer son salut de mon cœur;  
 Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle:  
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

## PYRRHUS.

Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?  
 Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours?  
 J'ai fait des malheureux, sans doute; et la Phrygie  
 Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.  
 Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés!  
 Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont  
 versés!

De combien de remords m'ont-ils rendu la proie!  
 Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.  
 Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,  
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,  
 Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs in-  
 quietes. . .

Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?  
 Mais enfin, tour-à-tour c'est affés nous punir;  
 Nos ennemis communs devoient nous réunir:

Madame, dites-moi seulement que j'espère,  
 Je vous rends votre fils, et je lui fers de père.  
 Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens,  
 J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens,  
 Animé d'un regard, je puis tout entreprendre,  
 Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;  
 Je puis, en moins de tems que les Grecs ne l'ont  
 pris,  
 Dans ses murs relevés couronner votre fils.

## A N D R O M A Q U E.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus  
 guère;  
 Je les lui promettois tant qu'a vécu son père.  
 Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,  
 Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!  
 A de moindres faveurs des malheureux prétendent;  
 Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous de-  
 mandent.

Souffrés que loin des Grecs, et même loin de vous,  
 J'aie caché mon fils, et pleurer mon époux.  
 Votre amour contre nous allume trop de haine.  
 Retournés, retournés à la fille d'Hélène.

## P Y R R H U S.

Et le puis-je, Madame? Ah! que vous me gênés!  
 Comment lui rendre un cœur que vous me retenés!  
 Je fais que de mes vœux on lui promet l'empire,  
 Je fais que, pour régner, elle vint dans l'Empire.  
 Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,  
 Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.  
 Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?  
 Et ne diroit-on pas, en voyant, au contraire,  
 Vos charmes tout-puissans, et les siens dédaignés,

Quelle est ici captive, et que vous y régnez?  
 Ah! qu'un seul des soupirs que mon coeur vous  
 envoie,  
 S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie!

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soupirs feroient-ils repouffés?  
 Auroit-elle oublié vos services passés?  
 Troye, Hector, contre vous révoltent-ils son ame?  
 Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme?  
 Et quel époux encore! Ah! souvenir cruel!  
 Sa mort seule a rendu votre père immortel.  
 Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armés;  
 Et vous n'êtes tous deux connus que par mes  
 larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir;  
 Il faut vous oublier, ou plutôt vous hair.  
 Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,  
 Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.  
 Songés-y bien. Il faut désormais que mon cœur,  
 S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.  
 Je n'épargnerai rien dans ma juste colère;  
 Le fils me répondra des mépris de la mère:  
 La Grèce le demande; et je ne prétends pas  
 Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas, il mourra donc! Il n'a, pour sa défense,  
 Que les pleurs de sa mère et que son innocence:  
 Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,  
 Sa mort avancera la fin de mes ennuis.  
 Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère;  
 Mais enfin, sur ses pas, j'irai revoir son père.



Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,  
 Nous vous. . .

P Y R R H U S.

Allés, Madame, allés voir votre fils,  
 Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide,  
 Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.  
 Pour favoir nos destins j'irai vous retrouver :  
 Madame, en l'embrassant, songés à le sauver.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie;  
Je lui veux bien encore accorder cette joie.  
Pylade va bientôt conduire ici ses pas;  
Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas.

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vûe a pour vous de funeste?  
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste,  
Donc vous avés cent fois souhàiré le retour,  
Et dont vous regrettés la constance et l'amour?

HERMIONE.

C'est cet amour, payé de trop d'ingratitude,  
Qui me rend, en ces lieux, sa présence si rude.  
Quelle honte pour moi! Quel triomphe pour lui,  
De voir mon infortune égaler son ennui!  
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione?  
Elle me dédaignoit, un autre l'abandonne.  
L'ingrate, qui mettoit son cœur à si haut prix,  
Apprend donc, à son tour, à souffrir des mépris?  
Ah, Dieu!

CLÉONE.

Ah, dissipés ces indignes allarmes;  
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.

Vous croyés qu'un amant vienne vous insulter?  
 Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pâ vous ôter.  
 Mais, vous ne dites point ce que vous mande un  
 père?

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persévère,  
 A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,  
 Mon père, avec les Grecs, m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.  
 Pyrrhus a commencé; faites, au moins, le reste.  
 Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinssiés.  
 Ne m'avés-vous pas dit que vous le haïssiés?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone? Il y va de ma gloire,  
 Après tant de bontés, dont il perd la mémoire;  
 Lui, qui me fut si cher, et qui m'a pâ trahir;  
 Ah, je l'ai trop aimé pour ne le point haïr!

CLÉONE.

Fuyés-le donc, Madame; et puisqu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah, laisse à ma fureur le tems de croître encore!  
 Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer;  
 Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.  
 Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle!

CLÉONE.

Quoi! vous en attendés quelque injure nouvelle?  
 Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,  
 Tout cela n'a donc pâ vous le rendre odieux?  
 Après ce qu'il a fait, que fauroit-il donc faire?  
 Il vous auroit déplû, s'il pouvoit vous déplaire.

HER-

## HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis?  
 Je crains de me connoître en l'état où je suis.  
 De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire;  
 Crois que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.  
 Crois que, dans son dépit, mon cœur est endurci;  
 Hélas! et s'il se peut, fais-le-moi croire aussi!  
 Tu veux que je le fuie. Hé bien, rien ne m'arrête.  
 Allons, n'envions plus son indigne conquête.  
 Que sur lui sa captive étende son pouvoir,  
 Fuyons. Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir;  
 Si la foi, dans son cœur, retrouvoit quelque place;  
 S'il venoit, à mes pieds, me demander sa grace;  
 Si sous mes loix, amour, tu pouvois l'engager;  
 S'il vouloit... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.  
 Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.  
 Prenons quelque plaisir à leur être importune;  
 Ou, le forçant de rompre un noeud si solemnel,  
 Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.  
 J'ai déjà sur le fils attiré leur colère;  
 Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.  
 Rendons-lui les tourmens qu'elle me fait souffrir;  
 Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

## CLÉONE.

Vous pensez que des yeux, toujours ouverts aux  
 larmes,

Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes?  
 Et qu'un cœur, accablé de tant de déplaisirs,  
 De son persécuteur ait brigué les soupirs?  
 Voyés si sa douleur en paroît soulagée.  
 Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée?  
 Contre un amant qui plaît, pourquoi tant de fierté?

Tome II.

C

## HERMIONE.

Hélas! pour mon malheur je l'ai trop écouté!  
 Je n'ai point du silence affecté le mystère.  
 Je croyois, sans péril, pouvoir être sincère;  
 Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,  
 Je n'ai, pour lui parler, consulté que mon cœur.  
 Et qui ne se feroit, comme moi, déclarée  
 Sur la foi d'une amour si saintement jurée?  
 Me voyoit-il de l'oeil qu'il me voit aujourd'hui?  
 Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour lui:  
 Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie;  
 Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troye;  
 Les exploits de son père effacés par les siens;  
 Ses feux que je croyois plus ardens que les miens!  
 Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie,  
 Avant qu'il me trahît, vous m'avés tous trahie.  
 Mais c'en est trop, Cléone; et quel que soit Pyrrhus,  
 Hermione est sensible, Oreste a des vertus:  
 Il fait aimer, du moins, et même sans qu'on l'aime;  
 Et peut-être il faudra se faire aimer lui-même.  
 Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah, je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici.

## S C È N E II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse  
 Vous fasse ici chercher une triste Princesse ?  
 Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir,  
 L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

O R È S T E.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,  
 Vous le savés, Madame; et le destin d'Oreste  
 Est de venir sans cesse adorer vos attraits,  
 Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.  
 Je fais que vos regards vont r'ouvrir mes blessures;  
 Que tous mes pas, vers vous, sont autant de parjures:  
 Je le fais, j'en rougis; mais j'atteste les Dieux,  
 Témoins de la fureur de mes derniers adieux,  
 Que j'ai couru par-tout, où ma perte certaine  
 Dégageoit mes sermens, et finissoit ma peine.  
 J'ai mendié la mort chés des peuples cruels,  
 Qui n'appaisoient leurs Dieux que du sang des  
 mortels:

Ils m'ont fermé leur temple; et ces peuples bar-  
 bares

De mon sang prodigué sont devenus avarés.  
 Enfin je viens à vous, et je me vois réduit  
 A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.  
 Mon désespoir n'attend que leur indifférence:  
 Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance:  
 Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,

C 2

Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours,  
Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime,  
Madame, c'est à vous de prendre une victime,  
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups.  
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE.

Quittés, Seigneur, quittés ce funeste langage;  
A des soins plus pressans la Grèce vous engage.  
Que parlés-vous du Scythe et de mes cruautés?  
Songés à tous ces Rois que vous représentés.  
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?  
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?  
Dégagés-vous des soins dont vous êtes chargé.

O R E S T E.

Les refus de Pyrrhus m'ont assés dégagé,  
Madame: il me renvoie, et quelque autre puissance  
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE,

L'infidèle!

O R E S T E.

Ainsi donc, tout prêt à le quitter,  
Sur mon propre destin je viens vous consulter.  
Déjà même je erois entendre la réponse,  
Qu'en secret, contre moi, votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi, toujours injuste en vos tristes discours,  
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?  
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?  
J'ai passé dans l'Epire où j'étois reléguée?  
Mon père l'ordonnoit. Mais qui sait si, depuis,  
Je n'ai point, en secret, partagé vos ennuis?  
Pensés-vous avoir seul éprouvé des allarmes?

Que l'Épire jamais n'ait vû couler mes larmes?  
 Enfin qui vous a dit que, malgré mon devoir,  
 Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir?

O R E S T E.

Souhaité de me voir! Ah, divine Princesse! . . .  
 Mais, de grace, est-ce à moi que ce discours s'adresse?  
 Ouvrés vos yeux, songés qu'Oreste est devant vous;  
 Oreste, si long-tems l'objet de leur courroux.

H E R M I O N E.

Oui, c'est vous, dont l'amour, naissant avec leurs  
 charmes,  
 Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes;  
 Vous, que mille vertus me forçoient d'estimer;  
 Vous, que j'ai plaint, enfin que je voudrois aimer.

O R E S T E.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste:  
 Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

H E R M I O N E.

Ah, ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus!  
 Je vous haïrois trop.

O R E S T E.

Vous m'en aimeriés plus.

Ah, que vous me verriés d'un regard bien contraire!  
 Vous me voulés aimer, et je ne puis vous plaire;  
 Et l'amour seul alors se faisant obéir,  
 Vous m'aimeriés, Madame, en me voulant haïr.  
 O Dieux! tant de respects, une amitié si tendre,  
 Que de raisons pour moi, si vous pouviés m'en-  
 tendre?

Vous seule, pour Pyrrhus, disputés aujourd'hui,  
 Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui;

C 3

Car enfin il vous hait. Son ame, ailleurs éprise,  
N'a plus. . .

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise?  
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris?  
Jugés-vous que ma vûe inspire des mépris?  
Qu'elle allume en un coeur des feux si peu durables?  
Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

O R E S T E.

Poursuivés. Il est beau de m'insulter ainsi,  
Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise ici!  
Vos yeux n'ont pas assés éprouvé ma constance!  
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance!  
Je les ai méprisés! Ah, qu'ils voudroient bien voir  
Mon rival, comme moi, mépriser leur pouvoir!

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine ou sa tendresse?  
Allés contre un rébelle armer toute la Grèce:  
Rapportés-lui le prix de sa rébellion;  
Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion.  
Allés. Après cela dirés-vous que je l'aime?

O R E S T E.

Madame, faites plus; et venés y vous-même.  
Voulés-vous demeurer pour ôtage en ces lieux?  
Venés dans tous les coeurs faire parler vos yeux.  
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andro-  
maque. . .

O R E S T E.

Hé, Madame!

HERMIONE.

Songés quelle honte pour nous,  
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux.

O R E S T E.

Et vous le haïffés? Avoués-le, Madame,  
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame,  
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;  
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

H E R M I O N E.

Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue  
Répand sur mes discours le venin qui la tue;  
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,  
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.  
Il faut donc m'expliquer. Vous agirés ensuite.  
Vous savés qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite:  
Mon devoir m'y retient; et je n'en puis partir,  
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.  
De la part de mon père allés lui faire entendre,  
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre.  
Du Troyen ou de moi faites-le décider;  
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder.  
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.  
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre.

## S C È N E III.

O R E S T E *seul.*

Oui, oui, vous me suivrés, n'en doutés nullement,  
Je vous répons déjà de son consentement;  
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne,  
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne,

Tout autre objet le blesse ; et peut-être aujourd'hui  
 Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.  
 Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joie  
 D'enlever à l'Epire une si belle proie !  
 Sauve tout ce qui reste et de Troye et d'Hector,  
 Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,  
 Epire, c'est assés qu'Hermione rendue  
 Perde à jamais tes bords et ton Prince de vûe.  
 Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.  
 Parlons. A tant d'atraits, Amour, ferme ses yeux.

S C È N E IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

P Y R R H U S.

Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence  
 M'a fait de vos raisons combattre la puissance,  
 Je l'avoue ; et depuis que je vous ai quitté,  
 J'en ai senti la force et connu l'équité.  
 J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,  
 A moi-même, en un mot, je devenois contraire ;  
 Que je relevois Troye, et rendois imparfait  
 Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ai fait.  
 Je ne condamne plus un courroux légitime,  
 Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

O R E S T E.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,  
 C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

P Y R R H U S.

Oui ; mais je veux, Seigneur, l'assurer d'avantage.

D'une éternelle paix Hermione est le gage ;  
 Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux  
 N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous.  
 Vous y représentés tous les Grecs et son père,  
 Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.  
 Voyés-la donc : allés. Dites-lui que demain  
 J'attends, avec la paix, son coeur de votre main.

O R E S T E à part.

Ah, Dieux!

S C È N E V.

PYRRHUS, PHOENIX.

P Y R R H U S.

Hé bien, Phoenix, l'amour est-il le maître ?  
 Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ?

P H O E N I X.

Ah, je vous reconnois ; et ce juste courroux,  
 Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.  
 Ce n'est plus le jouet d'une flamme fervile ;  
 C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,  
 Que la gloire, à la fin, ramène sous ses loix ;  
 Qui triomphe de Troye une seconde fois.

P Y R R H U S.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.  
 D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;  
 Et mon coeur, aussi fier que tu l'as vû soumis,  
 Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.  
 Considère, Phoenix, les troubles que j'évite,  
 Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite ;

Que d'amis, de devoirs j'allois sacrifier!  
 Quels périls... Un regard m'eût tout fait oublier.  
 Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rébelle.  
 Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

P H O E N I X.

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté,  
 Qui vous rend. . .

P Y R R H U S.

Tu l'as vu comme elle m'a traité.  
 Je pensois, en voyant sa tendresse allarmée,  
 Que son fils me la dût renvoyer désarmée.  
 J'allois voir le succès de ses embrassemens,  
 Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportemens,  
 Sa misère l'aigrit; et, toujours plus farouche,  
 Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.  
 Vainement à son fils j'assurois mon secours:  
 C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours;  
 Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace:  
 C'est lui-même; c'est toi, cher époux, que j'embrasse.  
 Et quelle est sa pensée? Attend-elle, en ce jour,  
 Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour?

P H O E N I X.

Sans doute, c'est le prix que vous gardoit l'ingrate,  
 Mais laissés-la, Seigneur.

P Y R R H U S.

Je vois ce qui la flatte.  
 Sa beauté la rassure, et, malgré mon courroux,  
 L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.  
 Je la verrois aux miens, Phoenix, d'un oeil tranquille,  
 Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille.  
 Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

P H O E N I X.

Commencés donc , Seigneur , à ne m'en parler plus.  
 Allés voir Hermione , et content de lui plaire ,  
 Oubliés à ses pieds jusqu'à votre colère.  
 Vous-même à cet hymen venés la disposer.  
 Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?  
 Il ne l'aime que trop.

P Y R R H U S.

Crois-tu , si je l'épouse ,  
 Qu'Andromaque en son coeur n'en fera pas jalouse ?

P H O E N I X.

Quoi , toujours Andromaque occupe votre esprit ?  
 Que vous importe , ô Dieux , sa joie ou son dépit ?  
 Quel charme , malgré vous , vers elle vous attire ?

P Y R R H U S.

Non , je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire ,  
 Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi ;  
 Elle ignore à quel point je suis son ennemi.  
 Retournons-y. Je veux la braver à sa vûe ,  
 Et donner à ma haine une libre étendue.  
 Viens voir tous ses attraits , Phoenix , humiliés ,  
 Allons.

P H O E N I X.

Allés , Seigneur , vous jeter à ses pieds.  
 Allés , en lui jurant que votre ame l'adore ,  
 A de nouveaux mépris l'encourager encore.

P Y R R H U S.

Je le vois bien , tu crois que , prêt à l'excuser ,  
 Mon coeur court après elle , et cherche à l'appaiser.

P H O E N I X.

Vous aimés , c'est assés.

P Y R R H U S.

Moi, l'aimer? Une ingrate  
 Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte?  
 Sans parens, sans amis, sans espoir que sur moi;  
 Je puis perdre son fils, peut-être je le dois;  
 Etrangère. . . Que dis-je? Esclave dans l'Empire,  
 Je lui donne son fils, mon ame, mon empire;  
 Et je ne puis gagner, dans son perfide coeur,  
 D'autre rang que celui de son persécuteur?  
 Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certainè.  
 Il faut bien une fois justifier sa haine.  
 J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler!  
 De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller?  
 Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose.  
 Elle en mourra, Phoenix, et j'en ferai la cause:  
 C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

P H O E N I X,

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein!  
 Que ne consultiés-vous tantôt votre foiblesse?

P Y R R H U S,

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.  
 Crains-tu pour ma colère un si foible combat?  
 D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.  
 Allons. A tes conseils, Phoenix, je m'abandonne.  
 Faut-il livrer son fils? faut-il voir Hermione?

P H O E N I X.

Oui, voyés-la, Seigneur; et par des vœux soumis,  
 Protectés-lui. . .

P Y R R H U S.

Faisons tout ce que j'ai promis.

*Fin du second Acte.*

---

## A C T E III.

## S C E N E P R E M I È R E.

O R E S T E , P Y L A D E .

P Y L A D E .

Modérés donc, Seigneur, cette fureur extrême.  
Je ne vous connois plus. Vous n'êtes plus vous-  
même.

Souffrés, . .

O R E S T E .

Non, tes confeils ne font plus de faïson,  
Pylade; je fuis las d'écouter la raïfon.  
C'est traîner trop long-tems ma vie et mon fupplice.  
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périſſe.  
Le deſſein en eſt pris, je le veux achever.  
Oui, je le veux.

P Y L A D E .

Hé bien, il la faut enlever,  
J'y conſens. Mais ſongés cependant où vous êtes.  
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites?  
Diſſimulés. Calmés ce tranſport inquiet.  
Commandés à vos yeux de garder le ſecret.  
Ces gardes, cette cour, l'air qui nous environne,  
Tout dépend de Pyrrhus, et ſur-tout d'Hermione.  
A ſes regards, ſur-tout, cachés votre courroux.  
O Dieux! En cet état pourquoi la cherchiés-vous?

Tome II.

D

O R E S T E.

Que fais-je! De moi-même étois-je alors le maître?  
La fureur m'emportoit, et je venois peut-être  
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

P Y L A D E.

Et quel étoit le fruit de cet emportement?

O R E S T E.

Et quelle âme, dis-moi, ne seroit éperdue  
Du coup dont ma raison vient d'être confondue?  
Il épouse, dit-il, Hermione demain.  
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.  
Ah plutôt cette main dans le sang du barbare. . .

P Y L A D E.

Vous l'accusés, Seigneur, de ce destin bizarre:  
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,  
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

O R E S T E.

Non, non, je le connois; mon désespoir le flatte.  
Sans moi, sans mon amour, il dédaignoit l'ingrate,  
Ses charmes jusques-là n'avoient pû le toucher:  
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.  
Ah! Dieux! C'en étoit fait, Hermione gagnée,  
Pour jamais de sa vue alloit être éloignée.  
Son coeur, entre l'amour et le dépir confus,  
Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus.  
Ses yeux s'ouvroient, Pylade. Elle écoutoit Oreste,  
Lui parloit, le plaignoit, Un mot eût fait le reste.

P Y L A D E.

Vous le croyés.

O R E S T E.

Hé quoi! ce courroux enflammé,  
Contre un ingrat. . .

P Y L A D E.

Jamais il ne fut plus aîné.

Penfés - vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,  
 Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût point retardée?  
 M'en croirés-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,  
 Au lieu de l'enlever fuyés - la pour jamais.  
 Quoi, votre amour se veut charger d'une furie,  
 Qui vous détestera; qui, toute votre vie,  
 Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,  
 Voudra, . .

O R E S T E.

C'est pour cela que je veux l'enlever.

Tout lui riroit, Pylade; et moi pour mon partage,  
 Je n'emporterois donc qu'une inutile rage?  
 J'irois loin d'elle encor tâcher de l'oublier?  
 Non, non, à mes tourmens je veux l'associer.  
 C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me  
 plaîne.

Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,  
 Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,  
 Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

P Y L A D E.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade?  
 Oreste ravisseur!

O R E S T E.

Et qu'importé, Pylade!

Quand nos états vengés jouiront de mes soins,  
 L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins?  
 Et que me servira que la Grèce m'admire,  
 Tandis que je ferai la fable de l'Epire?  
 Que veux-tu? Mais s'il faut ne te rien déguiser,  
 Mon innocence, enfin, commence à me peser.

D 2

Je ne fais, de tout tems, quelle injuste puissance  
 Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.  
 De quelque part, sur moi, que je tourne les yeux,  
 Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.  
 Méritons leur couroux, justifions leur haine,  
 Et que le fruit du crime en précède la peine.  
 Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi  
 Détourner un couroux qui ne cherche que moi ?  
 Assés et trop long-tems mon amitié t'accable.  
 Evite un malheureux, abandonne un coupable,  
 Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit.  
 Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit :  
 Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.  
 Va-t-en.

## P Y L A D E,

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.  
 Au travers des périls un grand cœur se fait jour.  
 Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?  
 Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.  
 Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.  
 Je fais de ce palais tous les détours obscurs.  
 Vous voyés que la mer en vient battre les murs ;  
 Et cette nuit, sans peine, une secrette voie  
 Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

## O R E S T E.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié ;  
 Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié.  
 Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,  
 Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.  
 Que ne puis-je, à mon tour, dans un fort plus  
 heureux . . .

P Y L A D E.

Dissimulés, Seigneur, c'est tout ce que je veux.  
Gardés qu'avant le coup votre dessein n'éclate.  
Oubliés jusques-là qu'Hermione est ingrante.  
Oubliés votre amour. Elle vient, je la vois.

O R E S T E.

Va-t-en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

## S C È N E II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

O R E S T E.

Hé bien, mes soins vous ont rendu votre conquête,  
J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête.

H E R M I O N E.

On le dit; et, de plus, on vient de m'assurer,  
Que vous ne me cherchiés que pour m'y préparer.

O R E S T E.

Et votre amé à ses vœux ne sera point rébelle?

H E R M I O N E.

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle?  
Que sa flamme attendroit si tard pour éclater?  
Qu'il reviendrait à moi, quand je l'allois quitter?  
Je veux croire, avec vous, qu'il redoute la Grèce;  
Qu'il fuit son intérêt plutôt que sa tendresse;  
Que mes yeux sur votre amé étoient plus absolus..

O R E S T E.

Non, Madame, il vous aime, et je n'en doute plus.  
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?  
Et vous ne vouliés pas, sans doute, lui déplaire?

D 3

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur? On a promis ma foi.  
Lui ravirai-je un bien, qu'il ne tient pas de moi?  
L'amour ne règle pas le sort d'une Princesse.  
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse;  
Cependant je parlois, et vous avés pû voir  
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

O R E S T E.

Ah, que vous saviés bien, cruelle... Mais, Madame,  
Chacun peut, à son choix, disposer de son ame.  
La vôtre étoit à vous. J'espérois. Mais enfin  
Vous l'avés pû donner sans me faire un larcin.  
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.  
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune?  
Tel est votre devoir, je l'avoue; et le mien  
Est de vous épargner un si triste entretien.

## S C È N E III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Attendois-tu, Cléone, un courroux si modeste?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.  
Je le plains; d'autant plus qu'auteur de son ennui,  
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.  
Comptés depuis quel tems votre hymen se prépare,  
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint? Et que craint-il encor?

Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector ;  
Qui, cent fois, effrayés de l'absence d'Achille,  
Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur asyle ;  
Et qu'on verroit encor, sans l'appui de son fils,  
Redemander Hélène aux Troyens impunis ?  
Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même :  
Il veut tout ce qu'il fait ; et s'il m'épouse, il m'aime.  
Mais qu'Oreste, à son gré, m'impute ses douleurs ;  
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ?  
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chère Cléone,  
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?  
Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter  
Le nombre des exploits. . . Mais qui les peut  
compter ?

Intrépide, et par-tout suivi de la victoire,  
Charmant, fidèle, enfin rien ne manque à sa gloire.  
Songe. . .

CLÉONE.

Diffimulés. Votre rivale en pleurs  
Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieu, ne puis-je à ma joie abandonner mon ame !  
Sortons. Que lui dirois-je ?

## SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE,  
CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Ou fuyés-vous, Madame?  
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assés doux,  
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux?  
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,  
Vous envier un coeur qui se rend à vos charmes.  
Par une main cruelle, hélas, j'ai vu percer  
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser.  
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;  
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.  
Mais il me reste un fils. Vous saurés quelque jour,  
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour:  
Mais vous ne saurés pas, du moins je le souhaite,  
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,  
Lorsque detant de biens, qui pouvoient nous flatter,  
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.  
Hélas! lorsque, lassés de dix ans de misère,  
Les Troyens en courroux menaçoient votre mère,  
J'ai sù de mon Hector lui procurer l'appui;  
Vous pouvés sur Pyrrhus ce que j'ai pù sur lui.  
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?  
Laisfés-moi le cacher en quelque isle déserte.  
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer;  
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs: mais un devoir austère,

Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.  
 C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.  
 S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?  
 Vos yeux allés long-tems ont régné sur son ame.  
 Faites-le prononcer, j'y souferirai, Madame.

---

## SCÈNE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus?

CÉPHISE.

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.  
 Un regard confondroit Hermione et la Grèce...  
 Mais lui-même il vous cherche.

---

## SCÈNE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHOENIX,  
CÉPHISE.

PYRRHUS à Phœnix.

Où donc est la Princeffe?  
 Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux?

PHOENIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE à Céphise.

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE,

Hélas! tout m'abandonne.

PHOENIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE.

Qu'attendés-vous? Forcés ce silence obstiné,

ANDROMAQUE,

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non; j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la tête?

Quel orgueil!

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE *se jettant aux pieds de Pyrrhus,*

Ah, Seigneur, arrêtés! Que prétendés-vous faire?

Si vous livrés le fils, livrés-leur donc la mère,

Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié;

Dieux, ne pourrai-je au moins toucher votre pitié!

Sans espoir de pardon m'avés-vous condamnée?

PYRRHUS.

Phoenix vous le dira; ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers?

PYRRHUS.

J'étois aveugle alors, mes yeux se font ouverts.

Sa grace à vos desirs pouvoit être accordée ;  
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.  
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah, Seigneur, vous entendiez affés  
Des soupirs qui craignoient de se voir repouffés !  
Pardonnés à l'éclat d'une illustre fortune  
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.  
Vous ne l'ignorés pas : Andromaque, sans vous,  
N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS,

Non, vous me haïffés ; et, dans le fond de l'ame,  
Vous craignés de devoir quelque chose à ma flamme.  
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,  
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriés moins.  
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble ;  
Vous me haïffés plus que tous les Grecs ensemble,  
Jouissés à loisir d'un si noble courroux,  
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux,

CÉPHISE.

Madame. . .

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je lui dise encore ?  
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?  
Seigneur, voyés l'état où vous me réduisés !  
J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés ;  
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,  
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,  
Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers.  
Mais que ne peut un fils ! Je respire, je fers.

J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée  
 Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée;  
 Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de Rois  
 Puisqu'il devoit servir, fût tombé sous vos loix.  
 J'ai cru que sa prison deviendroit son asyle.  
 Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.  
 J'attendois de son fils encor plus de bonté.  
 Pardonne, cher Hector, à ma crédulité.  
 Je n'ai pû soupçonner ton ennemi d'un crime;  
 Malgré lui-même, enfin, je l'ai cru magnanime.  
 Ah! s'il l'étoit assés pour nous laisser, du moins,  
 Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins;  
 Et que, finissant là sa haine et nos misères,  
 Il ne séparât point des dépouilles si chères!

P Y R R H U S.

Va m'attendre, Phœnix.

S C È N E V I I.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

P Y R R H U S.

Madame, demeurés.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurés.  
 Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes,  
 Je ne fais contre moi que vous donner des armes,  
 Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.  
 Mais, Madame, du moins, tournés vers moi les yeux,  
 Voyés si mes regards font d'un juge sévère;  
 S'ils font d'un ennemi qui cherche à vous déplaire,  
 Pourquoi me forcés-vous vous-même à vous trahir?

Au

Au nom de votre fils, cessons de nous haïr :  
 A le sauver enfin, c'est moi qui vous convie,  
 Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?  
 Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?  
 Pour la dernière fois, sauvés-le, sauvés-vous,  
 Je fais de quels sermens je romps pour vous les  
 chaînes ;

Combien je vais sur moi faire éclater de haines.  
 Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,  
 Au lieu de ma couronne, un éternel affront.  
 Je vous conduis au temple, où son hymen s'apprête ;  
 Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.  
 Mais ce n'est plus, Madame, un offre à dédaigner.  
 Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner.  
 Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,  
 Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.  
 C'est craindre, menacer, et gémir trop long-tems.  
 Je meurs, si je vous perds, mais je meurs, si j'attends.  
 Songés-y, je vous laisse ; et je viendrai vous prendre  
 Pour vous mener au temple, où ce fils doit m'at-  
 tendre :

Et là vous me verrés, soumis ou furieux,  
 Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

### SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grèce,  
 De votre fort encor vous feriez la maîtresse.

Tome II.

E

ANDROMAQUE.

Hélas, de quel effet tes discours sont suivis!  
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assés fidelle.  
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.  
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi! je lui donneroie Pyrrhus pour successeur?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils que les Grecs vous ravissent.  
Pensés-vous, qu'après tout, ses mânes en rougissent?  
Qu'il méprisât, Madame, un Roi victorieux,  
Qui vous fait remonter au rang de vos ayeux;  
Qui foule aux pieds, pour vous, vos vainqueurs  
en colère;

Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son père;  
Qui dément ses exploits, et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?  
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,  
Et trainé, sans honneur, autour de nos murailles?  
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,  
Enfanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé?  
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,  
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.  
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,  
Entrant à la lueur de nos palais brûlans;  
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,  
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.  
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des  
mourans,

Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans ;  
 Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.  
 Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vûe ;  
 Voilà par quels exploits il fut se couronner ;  
 Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.  
 Non, je ne ferai point complice de ses crimes.  
 Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes !  
 Tous mes ressentimens lui seroient asservis !

C É P H I S E.

Hé bien ! allons donc voir expirer votre fils.  
 On n'attend plus que vous. Vous frémiffés, Madame ?

A N D R O M A Q U E.

Ah, de quel souvenir viens-tu frapper mon ame !  
 Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor  
 Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector !  
 Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage ?  
 Hélas ! il m'en souvient. Le jour que son courage  
 Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,  
 Il demanda son fils, et le prit dans ses bras :  
 Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,  
 J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;  
 Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :  
 S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.  
 Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,  
 Montre au fils à quel point tu chériffois le père.  
 Et je puis voir répandre un sang si précieux ?  
 Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux ?  
 Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?  
 Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?  
 T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?  
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?  
 Mais cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête

E 2

Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.  
 Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir?  
 Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.  
 Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,  
 Va le trouver pour moi.

C É P H I S E.

Que faut-il que je dise?

A N D R O M A Q U E.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assés fort. . .  
 Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?  
 L'amour peut-il si loin pouffer sa barbarie?

C É P H I S E.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

A N D R O M A Q U E.

Hé bien, va l'assurer. . .

C É P H I S E.

De quoi? De votre foi?

A N D R O M A Q U E.

Hélas, pour la promettre est-elle encore à moi?  
 O cendres d'un époux! O Troyens! O mon père!  
 O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère!  
 Allons.

C É P H I S E.

Où donc, Madame, et que résolvés-vous?

A N D R O M A Q U E.

Allons, sur son tombeau consulter mon époux.

*Fin du troisième Acte.*

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah! je n'en doute point. C'est votre époux, Madame,  
 C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame.  
 Il veut que Troye encor se puisse relever  
 Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.  
 Pyrrhus vous l'a promis. Vous venés de l'entendre,  
 Madame; il n'attendoit qu'un mot pour vous le  
 rendre.

Croyés-en ses transports. Père, sceptre, alliés,  
 Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.  
 Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.  
 Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine?  
 Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,  
 Le soin de votre fils le touche autant que vous;  
 Il prévient leur fureur; il lui laisse sa garde;  
 Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hafarde.  
 Mais tout s'apprête au temple; et vous avés promis...

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue  
 Désormais à vos yeux ne soit plus défendue,

E 3

Vous lui pourrés bientôt prodiguer vos bontés,  
 Et vos embrassemens ne seront plus comptés.  
 Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,  
 Non plus comme un esclave élevé pour son maître,  
 Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois !

A N D R O M A Q U E.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois,

C É P H I S E.

Que dites-vous ? O Dieux !

A N D R O M A Q U E.

O ma chère Céphise !

Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.  
 Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux ;  
 Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux ;  
 Quoi donc, as-tu pensé qu'Andromaque infidelle,  
 Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;  
 Et que de tant de morts réveillant la douleur,  
 Le soin de mon repos me fit troubler le leur ?  
 Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?  
 Mais son fils périssoit, il l'a fallu défendre.  
 Pyrrhus, en m'épousant, s'en déclare l'appui.  
 Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.  
 Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,  
 Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.  
 Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor ;  
 Leur haine va donner un père au fils d'Hector.  
 Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,  
 Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.  
 Je vais, en recevant sa foi sur les autels,  
 L'engager à mon fils par des nœuds immortels.  
 Mais aussi-tôt ma main, à moi seule funeste,  
 D'une infidelle vie abrégera le reste ;

Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je dois  
 A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.  
 Voilà de mon amour l'innocent stratagème;  
 Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même;  
 J'irai seule rejoindre Hector et mes ayeux,  
 Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

C É P H I S E.

Ah! ne prétendus pas que je puisse survivre. . .

A N D R O M A Q U E.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.  
 Je confie à tes soins mon unique trésor;  
 Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.  
 De l'espoir des Troyens seule dépositaire,  
 Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.  
 Veille auprès de Pyrrhus. Fais-lui garder sa foi,  
 S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.  
 Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée;  
 Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée;  
 Que ses ressentimens doivent être effacés;  
 Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.  
 Fais connoître à mon fils les héros de sa race;  
 Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.  
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;  
 Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.  
 Parle-lui tous les jours des vertus de son père,  
 Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.  
 Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger;  
 Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.  
 Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste;  
 Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste:  
 Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,  
 Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

C É P H I S E .

Hélas!

A N D R O M A Q U E .

Ne me fais point, si ton cœur en allarmes  
 Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.  
 On vient. Cache tes pleurs, Céphise; et souviens-toi  
 Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.  
 C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

## S C È N E II.

HERMIONE, CLÉONE.

C L É O N E .

Non, je ne puis assés admirer ce silence.  
 Vous vous taisés, Madame; et ce cruel mépris  
 N'a pas du moindre trouble agité vos esprits!  
 Vous soutenés en paix une si rude attaque,  
 Vous qu'on voyoit frémir au seul nom d'Andro-  
 maque?

Vous qui, sans désespoir, ne pouviés endurer  
 Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer?  
 Il l'épouse. Il lui donne, avec son diadème,  
 La foi que vous venés de recevoir vous-même;  
 Et votre bouche encor muette à tant d'ennui,  
 N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui.  
 Ah, que je crains Madame, un calme si funeste!  
 Et qu'il vaudroit bien mieux, . .

H É R M I O N E .

Fais-tu venir Oreste?

CLÉONE.

Il vient, Madame, il vient; et vous pouvez juger,  
 Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger,  
 Prêt à servir toujours sans espoir de salaire.  
 Vos yeux ne font que trop assurés de lui plaire.  
 Mais il entre.

## S C È N E III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

O R E S T E.

Ah, Madame, est-il vrai qu'une fois  
 Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos loix?  
 Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance?  
 Avés-vous, en effet, souhaité ma présence?  
 Croirai-je que vos yeux, à la fin défarmés,  
 Veulent. . .

H E R M I O N E.

Je veux favoir, Seigneur, si vous m'aimés.

O R E S T E.

Si je vous aime? O Dieux! Mes sermens, mes par-  
 jures,

Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,  
 Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés;  
 Quel témoins croirés-vous, si vous ne les croyés?

H E R M I O N E.

Vengés-moi, je crois tout.

O R E S T E.

Hé bien, allons, Madame,  
 Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme;  
 Prenons, en signalant mon bras et votre nom,

Vous, la place d'Hélène, et moi d'Agamemnon,  
De Troye en ce pays réveillons les misères,  
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.  
Partons, je fuis tout prêt.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons.  
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.  
Quoi! de mes ennemis couronnant l'insolence,  
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance?  
Et je m'en remettrai au destin des combats,  
Qui peut-être, à la fin, ne me vengeroit pas?  
Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure:  
Mais si vous me vengés, vengés-moi dans une heure.  
Tous vos retardemens sont pour moi des refus.  
Courés au temple. Il faut immoler. . .

O R E S T E.

Qui?

HERMIONE.

Pyrrhus.

O R E S T E.

Pyrrhus, Madame?

HERMIONE.

Hé quoi, votre haine chancelle?  
Ah, courés, et craignés que je ne vous rappelle.  
N'allégués point des droits que je veux oublier;  
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

O R E S T E.

Moi, je l'excuserois? Ah, vos bontés Madame,  
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame!  
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres  
chemins;  
Soyons ses ennemis, et non ses assassins;  
Faisons de sa ruine une juste conquête.

Quoi, pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête?  
 Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'état,  
 Que pour m'en acquitter par un assassinat?  
 Souffrés, au nom des Dieux, que la Grèce s'explique,  
 Et qu'il meure chargé de la haine publique.  
 Souvenés-vous qu'il règne, et qu'un front couronné, ..

## HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné?  
 Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée  
 Demande une victime, à moi seule adressée;  
 Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé;  
 Que je le hais; enfin, Seigneur, que je l'aimai?  
 Je ne m'en cache point. L'ingrat m'avoit sù plaire,  
 Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père;  
 N'importe. Mais enfin, réglés-vous là-de-hus.  
 Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçus,  
 Malgré la juste horreur que son crime me donne,  
 Tant qu'il vivra, craignés que je ne lui pardonne,  
 Doutés jusqu'à sa mort d'un courroux incertain:  
 S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

## O R E S T E.

Hé bien, il faut le perdre, et prévenir sa grace.  
 Il faut. . . Mais cependant que faut-il que je fasse?  
 Comment puis-je si-tôt servir votre courroux?  
 Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups?  
 A peine suis-je encore arrivé dans l'Epire,  
 Vous voulés par mes mains renverser un empire.  
 Vous voulés qu'un Roi meure, et, pour son châtiment,  
 Vous ne donnés qu'un jour, qu'une heure, qu'un  
 moment.  
 Aux yeux de tout son peuple, il faut que je l'opprime;  
 Laisés-moi vers l'autel conduire ma victime.

Je ne m'en défends plus. Et je ne veux qu'aller  
Reconnoître la place où je dois l'immoler.  
Cette nuit je vous fers, cette nuit je l'attaque. . .

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque.  
Dans le temple déjà le trône est élevé,  
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.  
Enfin, qu'attendés-vous? Il vous offre sa tête.  
Sans gardes, sans défense il marche à cette fête.  
Autour du fils d'Heûtor il les fait tous ranger.  
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.  
Voulés-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie?  
Armés, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.  
Soulevés vos amis. Tous les miens sont à vous.  
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.  
Mais quoi, déjà leur haine est égale à la mienne.  
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.  
Parlés. Mon ennemi ne vous peut échapper,  
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.  
Conduifés, ou suivés une fureur si belle;  
Revenés tout couvert du sang de l'infidèle.  
Allés, en cet état foyés sûr de mon cœur,

O R E S T E.

Mais, Madame, songés. . .

HERMIONE.

Ah, c'en est trop, Seigneur.  
Tant de raisonnemens offensent ma colère.  
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,  
Rendre Oreste content. Mais enfin, je vois bien  
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.  
Partés. Allés ailleurs vanter votre constance,  
Et me laissés ici le soin de ma vengeance.

De

De mes lâches bontés mon courage est confus ;  
 Et c'est trop, en un jour, essuyer de refus.  
 Je m'en vais seule au temple, ou leur hymen s'apprête,  
 Où vous n'osés aller mériter ma conquête,  
 Là, de mon ennemi je saurai m'approcher,  
 Je percerai le cœur que je n'ai pû toucher.  
 Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,  
 Aussi-tôt, malgré lui, joindront nos destinées ;  
 Et, tout ingrat qu'il est, il me fera plus doux  
 De mourir avec lui que de vivre avec vous.

O R E S T E.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,  
 Madame. Il ne mourra que de la main d'Oreste.  
 Vos ennemis par moi vont vous être immolés,  
 Et vous reconnoîtrés mes soins si vous voulés.

H E R M I O N E.

Allés. De votre sort laissés-moi la conduite,  
 Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre faite,

## S C È N E IV.

HERMIONE, CLÉONE.

C L É O N E.

Vous vous perdés, Madame, et vous devés songer...

H E R M I O N E.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger.  
 Je ne fais même encor, quoi qu'il m'ait pû promettre,  
 Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.  
 Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux  
 miens,

Tome II.

F

Et je tiendrois mes coups bien plus sûrs que les siens.  
 Quel plaisir de venger moi-même mon injure,  
 De retirer mon bras teint du sang du parjure,  
 Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,  
 De cacher ma rivale à ses regards mourans!  
 Ah, si du moins Oreste, en punissant son crime,  
 Lui laissoit le regret de mourir ma victime!  
 Va le trouver. Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat,  
 Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'état.  
 Chère Cléone, cours. Ma vengeance est perdue,  
 S'il ignore, en mourant, que c'est moi qui le tue.

CLÉONE.

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi?  
 O Dieux, qui l'auroit cru, Madame, c'est le Roi!

HERMIONE.

Ah! cours après Oreste; et dis-lui, ma Cléone,  
 Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCÈNE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je vois bien  
 Que mon abord ici trouble votre entretien.  
 Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,  
 D'un voile d'équité couvrir mon injustice.  
 Il suffit que mon cœur me condamne tout bas;  
 Et je soutiendrois mal ce que je ne crois pas.  
 J'épouse une Troyenne. Oui, Madame, et j'avoue  
 Que je vous ai promis la foi que je lui voue.

Un autre vous diroit que, dans les champs Troyens,  
 Nos deux pères, sans nous, formèrent ces liens;  
 Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre,  
 Nous fûmes, sans amour, engagés l'un à l'autre.  
 Mais c'est assés pour moi que je me sois soumis,  
 Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis;  
 Loin de les révoquer, je voulus y souscrire,  
 Je vous vis avec eux arriver en Epire;  
 Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux  
 Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,  
 Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle.  
 Je voulus m'obstiner à vous être fidèle.  
 Je vous reçus en Reine, et, jusques à ce jour,  
 J'ai cru que mes sermens me tiendroient lieu d'amour.  
 Mais cet amour l'emporte; et, par un coup funeste,  
 Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.  
 L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel  
 Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.  
 Après cela, Madame, éclatés contre un traître,  
 Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.  
 Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,  
 Il me soulagera peut-être autant que vous.  
 Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures;  
 Je crains votre silence, et non pas vos injures.  
 Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,  
 M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

## HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,  
 J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice;  
 Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,  
 Vous vous abandonniés au crime en criminel.  
 Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse.

Sous la fervile loi de garder sa promesse ?  
 Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter ;  
 Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.  
 Quoi ! sans que ni serment ni devoir vous retienne ,  
 Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne ?  
 Me quitter, me reprendre, et retourner encor  
 De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ?  
 Couronner tour-à-tour l'esclave et la princesse,  
 Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce !  
 Tout cela part d'un cœur toujours maître de foi,  
 D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.  
 Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit peut-être  
 Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.  
 Vous veniez de mon front observer la pâleur,  
 Pour aller dans ses bras rire de ma douleur ;  
 Pleurante après son char vous voulés qu'on me voie ;  
 Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joie.  
 Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,  
 Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portés ?  
 Du vieux père d'Hector la valeur abatuë  
 Aux pieds de sa famille expirante à sa vue ;  
 Tandis que dans son sein votre bras enfoncé  
 Cherche un reste du sang que l'age avoit glacé ;  
 Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée ;  
 De votre propre main Polixène égorgée,  
 Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;  
 Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

P Y R R H U S.

Madame, je fais trop à quel excès de rage  
 La vengeance d'Hélène emporta mon courage.  
 Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé.  
 Mais, enfin, je consens d'oublier le passé.

Je rends graces au Ciel, que votre indifférence  
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.  
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,  
Devoit mieux vous connoître, et mieux s'examiner.  
Mes remords vous faisoient une injure mortelle,  
Il faut se croire aimé pour se croire infidelle.  
Vous ne prétendiés point m'arrêter dans vos fers.  
Je crains de vous trahir, peut-être je vous fers.  
Nos cœurs n'étoient point fait dépendans l'un de  
l'autre;

Je suivois mon devoir, et vous cédâtes au vôtre.  
Rien ne vous engageoit à m'aimer, en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel? Qu'ai-je donc fait?  
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;  
Je t'ai cherché, moi même, au fond de tes provinces:  
J'y suis encor, malgré tes infidélités;  
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés.  
Je leur ai commandé de cacher mon injure.  
J'attendois en secret le retour d'un parjure.  
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,  
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.  
Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle?  
Et même en ce moment, où ta bouche cruelle  
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,  
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas!  
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colère  
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,  
Achevés votre hymen, j'y consens. Mais, du moins,  
Ne forcés pas mes yeux d'en être les témoins.  
Pour la dernière fois je vous parle peut-être;  
Différés-le d'un jour, demain vous serés maître.

F 3

Vous ne répondés point? Perfide, je le voi,  
 Tu comptes les momens que tu perds avec moi.  
 Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,  
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne!  
 Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.  
 Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux.  
 Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée.  
 Va profaner des Dieux la majesté sacrée.  
 Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié  
 Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.  
 Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne,  
 Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

---

*S C È N E VI.*

*PYRRHUS, PHOENIX.*

*P H O E N I X.*

Seigneur, vous l'entendés. Gardés de négliger  
 Une amante en fureur, qui cherche à se venger.  
 Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée;  
 La querelle des Grecs à la sienne est liée.  
 Oreste l'aime encore; et peut-être à ce prix, . .

*P Y R R H U S.*

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

*Fin du quatrième Acte.*

---

## A C T E V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HERMIONE *seule.*

Ou suis-je? Qu'ai je fait? Que dois-je faire encore?  
Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore?  
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais.  
Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?  
Le cruel! De quel œil il m'a congédiée!  
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée!  
Ai-je vû ses regards se troubler un moment?  
En ai-je pû tirer un seul gémissement?  
Muet à mes soupirs, tranquille à mes allarmes,  
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?  
Et je le plains encore? Et, pour comble d'ennui,  
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui!  
Je tremble au seul penser du coup qui le menace!  
Et, prête à me venger, je lui fais déjà grace!  
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux.  
Qu'il périsse. Aussi-bien il ne vit plus pour nous.  
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage,  
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage,  
Il croit que, toujours foible et d'un cœur incertain,  
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main,  
Il juge encor de moi par mes bontés passées.  
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.  
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas  
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas,

Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.  
 Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.  
 Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,  
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.  
 A le vouloir? Hé quoi, c'est donc moi qui l'ordonne?  
 Sa mort fera l'effet de l'amour d'Hermione?  
 Ce prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,  
 Avec tant de plaisir, redire les exploits;  
 A qui même, en secret, je m'étois destinée,  
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée!  
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'états,  
 Que pour venir si loin préparer son trépas!  
 L'affaffiner, le perdre! Ah, devant qu'il expire! . . .

### SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Ah, qu'ai-je fait, Cléone, et que viens-tu me dire?  
 Que fait Pyrrhus?

CLÉONE.

Il est, au comble de ses vœux,  
 Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.  
 Je l'ai vû vers le temple, où son hymen s'apprête,  
 Mener en conquérant sa nouvelle conquête;  
 Et d'un œil, où brilloient sa joie et son espoir,  
 S'enivrer, en marchant, du plaisir de la voir.  
 Andromaque, au travers de mille cris de joie,  
 Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troye:

Incapable toujours d'aimer et de haïr,  
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat, jusqu'au bout il a poussé l'outrage!  
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?  
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?  
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?  
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?  
L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?  
Son trouble avouoit-il son infidélité?  
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire  
Semblent être, avec vous, sortis de sa mémoire.  
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,  
Il poursuit seulement ses amoureux projets.  
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,  
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.  
Phoenix même en répond, qui l'a conduit exprès  
Dans un fort éloigné du temple et du palais.  
Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste?

CLÉONE.

Oreste, avec ses Grecs, dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien! à me venger n'est-il pas préparé?

CLÉONE.

Je ne fais.

HERMIONE.

Tu ne fais? Quoi donc, Oreste encore.,.

Oreste me trahit!

CLÉONE.

Oreste vous adore ;  
 Mais de mille remords son esprit combattu,  
 Croit tantôt son amour, et tantôt sa vertu.  
 Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ;  
 Il respecte en Pyrrhus, Achille, et Pyrrhus même.  
 Il craint les Grecs ; il craint l'Univers en courroux ;  
 Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.  
 Il voudroit en vainqueur vous apporter sa tête.  
 Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.  
 Enfin il est entré sans savoir, dans son cœur,  
 S'il en devoit sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle.  
 Il se gardera bien de troubler ce spectacle,  
 Je fais de quels remords son courage est atteint.  
 Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.  
 Quoi, sans qu'elle employât une seule prière,  
 Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière :  
 Ses yeux, pour leur querelle, en dix ans de combats,  
 Virent périr vingt Rois qu'ils ne connoissoient pas ;  
 Et moi je ne prétends que la mort d'un parjure,  
 Et je charge un amant du soin de mon injure ;  
 Il peut me conquérir à ce prix, sans danger ;  
 Je me livre moi-même, et ne puis me venger ?  
 Allons. C'est à moi seule à me rendre justice ;  
 Que de cris de douleur le temple retentisse !  
 De leur hymen fatal troublons l'évènement,  
 Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.  
 Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :  
 Tout me fera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.

Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera;  
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

## S C È N E III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

O R E S T E.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie;  
Pyrrhus rend à l'Autel son infidelle vie.

H E R M I O N E,

Il est mort?

O R E S T E.

Il expire. Et nos Grecs irrités  
Ont lavé dans son sang ses infidélités.  
Je vous l'avois promis; et quoique mon courage  
Se fit de ce complot une funeste image,  
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés  
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.  
Pyrrhus m'a reconnu; mais, sans changer de face,  
Il sembloit que ma vûe excitât son audace;  
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,  
Dussent de son hymen relever la splendeur.  
Enfin, avec transport prénant son diadème,  
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même:  
*Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi;*  
*Andromaque; régnez sur l'Epire et sur moi.*  
*Je voue à votre fils une amitié de père;*  
*J'en atteste les Dieux, je le jure à sa mère,*  
*Pour tous mes ennemis je déclare les siens,*

*Et je le reconnois pour le Roi des Troyens.*  
 A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,  
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage :  
 L'infidèle s'est vû par-tout envelopper,  
 Et je n'ai pû trouver de place pour frapper.  
 Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.  
 Je l'ai vû dans leurs bras quelque teins se débattre,  
 Tout sanglant, à leurs coups vouloir se dérober ;  
 Mais enfin à l'autel il est allé tomber.  
 Du peuple épouventé j'ai traversé la presse,  
 Pour venir de ces lieux enlever ma Princesse,  
 Et regagner le port, où bientôt nos amis  
 Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait ?

ORESTE.

Pardonnés à leur impatience.  
 Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.  
 Vous voulîés que ma main portât les premiers  
 coups ;  
 Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.  
 Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple.  
 Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,  
 Madame ; et vous pouvés justement vous flatter  
 D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter,  
 Vous seule avés poussé les coups. . .

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,  
 Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.  
 Va faire chés tes Grecs admirer ta fureur ;

Va,

Va, je la défavoue, et tu me fais horreur.  
 Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie  
 As-tu tranché le cours d'une si belle vie?  
 Avés-vous pû, cruels, l'immoler aujourd'hui,  
 Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?  
 Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?  
 Pourquoi l'affassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?  
 Qui te l'a dit?

O R E S T E,

O Dieux! Quoi, ne m'avés-vous pas  
 Vous-même ici, tantôt, ordonné son trépas?

H E R M I O N E,

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?  
 Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?  
 Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens,  
 Que mon cœur démentoit ma bouche à tous mo-  
 mens?

Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souffrir?  
 N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?  
 Toi-même avant ce coup me venir consulter?  
 Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?  
 Que ne me laissois-tu le soin de la vengeance?  
 Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?  
 Voilà de ton amour le détestable fruit:  
 Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te fuit.  
 C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,  
 L'a fait pour son malheur pancher vers ma rivale.  
 Nous le verrions encor nous partager ses soins,  
 Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.  
 Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire,  
 Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,

Tome II.

G

A toute ma famille. Et c'est assés pour moi,  
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

---

*S C È N E IV.*

*ORESTE seul.*

Que vois-je? Est-ce Hermione? Et que viens-je  
d'entendre?

Pour qui coule le sang que je viens de répandre?

Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.

Est-ce Pyrrhus qui meurt? Et suis-je Oreste enfin?

Quoi! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'é-  
claire;

J'assassine à regret un Roi que je révère;

Je viole en un jour les droits des Souverains,  
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains;

Ceux même des autels, où ma fureur l'affiège;

Je deviens parricide, assassin, sacrilège:

Pour qui? Pour une ingrate, à qui je le promets,

Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,

Dont j'épouse la rage. Et, quand je l'ai servie,

Elle me redemande et son sang et sa vie!

Elle l'aime, et je suis un monstre furieux!

Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux!

Et l'ingrate, en fuyant, me laisse, pour salaire,

Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

---

## SCÈNE DERNIÈRE.

ORESTE, PYLADE, *Soldats d'Oreste.*

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce palais,  
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.  
Nos Grecs, pour un moment, en défendent la  
porte.

Tout le peuple assemblé nous poursuit à main-  
forte.

Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis,  
Ils la traitent en Reine, et nous comme ennemis.  
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rébelle,  
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidelle,  
Commande qu'on le venge; et peut-être qu'encor  
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.  
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne,  
Nos Grecs nous rejoindront. Et, tandis qu'Her-

mione  
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,  
Voilà notre chemin, marchons de ce côté.

O R E S T E.

Non, non, c'est Hermione, ami, que je veux  
suivre,

A son dernier arrêt je ne puis plus survivre;  
Partés; j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

G 2

P Y L A D E.

Hermione, Seigneur? il la faut oublier.  
 Quoi! toujours l'instrument et l'objet de sa rage,  
 Cherchés-vous chés les morts quelque nouvel ou-  
 trage?  
 Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mourriés?

O R E S T E.

Elle meurt. Dieux! Qu'entends-je?

P Y L A D E.

Hé quoi, vous l'ignoriés?  
 En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée,  
 Qui couroit vers le temple, inquiète, égarée,  
 Elle a trouvé Pyrrhus, porté par des soldats,  
 Que son sang excitoit à venger son trépas.  
 Sans doute, à cet objet sa rage s'est émue;  
 Mais, du haut de la porte, enfin, nous l'avons vue  
 Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,  
 Lever les yeux au Ciel, se frapper, et tomber.

O R E S T E.

Grace aux Dieux, mon malheur passe mon espé-  
 rance!  
 Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance;  
 Appliqué sans relâche au soin de me punir,  
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.  
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère;  
 J'étois né pour servir d'exemple à ta colère:  
 Pour être du malheur un modèle accompli:  
 Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli,

Où font ces deux amans? Pour couronner ma joie,  
 Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me  
 noie;

L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.  
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pû s'accorder.  
 Mais quelle épaisse nuit tout-à-coup m'environne?  
 De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?  
 Quelle horreur me saisit? Grace au Ciel, j'entre-  
 voi. . .

Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de  
 moi!

P Y L A D E.

Ah, Seigneur!

O R E S T E.

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore?  
 Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre?  
 Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?  
 Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.  
 Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'em-  
 brasse!

Elle vient l'arracher au coup qui le menace!  
 Dieux, quels affreux regards elle jette sur moi!  
 Quels démons, quels serpens traîne-t-elle après  
 soi?

Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?  
 Pour qui sont ces serpens qui se font sur vos têtes?  
 A qui destinés-vous l'appareil qui vous suit?  
 Venés-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?  
 Venés, à vos fureurs Oreste s'abandonne.  
 Mais non, retirés-vous, laissez faire Hermione;

G 3

L'ingrate, mieux que vous, saura me déchirer,  
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

P Y L A D E.

Il perd le sentiment. Amis, le tems nous presse;  
Ménageons les momens que ce transport nous  
laisse:

Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans,  
S'il reprénoit ici sa rage avec ses sens.

LES  
P L A I D E U R S ,  
C O M É D I E .

PLAIDERS  
COMBINE



---

## P R É F A C E.

Quand je lus les Guespes d'Aristophane, je ne songeois guère que j'en duffe faire les Plaideurs. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, et j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au Public; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel, et les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelquesuns de mes amis, de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modèle si j'avois à faire une Comédie; et que j'aime-rois beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence, que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'étoit pas une Comédie qu'on me demandoit, et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grace dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une Tragédie. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis, eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matières de Palais ne pouvoient pas être un sujet de divertissement pour les gens de cour. La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir, et ceux qui avoient cru se déshonorer de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur.

Ils auroient tort, à la vérité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangère qu'à personne, et je n'en ai employé que quelques mots barbares, que je puis avoir pris dans le cours d'un procès, que ni mes juges, ni moi, n'avons jamais bien entendu.

Si j'apprehende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savoient apparemment ce que c'étoit que ce sel attique: et ils étoient bien sûrs, quand ils avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au-delà du vraisemblable. Les juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs secrétaires, et les forfanteries de leurs avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les personnages, pour les empêcher de se reconnoître. Le Public ne laissoit pas de discerner le vrai au travers du ridicule; et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs, autour d'un chien accusé, que si l'on avoit mis sur la sellette un véritable criminel, et qu'on eût intéressé les spectateurs à la vie d'un homme.

Quoi qu'il en soit, je puis dire que notre siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien, et que si le but de ma Comédie étoit de faire rire, jamais Comédie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assés long tems réjoui le monde. Mais je me fais quelque gré de l'avoir fait, sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques, et de ces malhonnêtes plaisanteries, qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude, d'où quelques auteurs plus modestes l'avoient tiré.

---

**A C T E U R S .**

**DANDIN**, Juge.

**LÉANDRE**, fils de Dandin.

**CHICANEAU**, Bourgeois.

**ISABELLE**, fille de Chicaneau.

**LA COMTESSE**.

**PETIT - JEAN**, Portier.

**L'INTIMÉ**, Secrétaire.

**LE SOUFLEUR**.

*La Scène est dans une Ville de Basse-Normandie.*

**LES**

---

L E S  
P L A I D E U R S,  
C O M É D I E.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT - JEAN

*trainant un gros sac de procès.*

**M**a foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera:  
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.  
Un juge, l'an passé, me prit à son service,  
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour être Suisse.  
Tous ces Normands vouloient se divertir de nous;  
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.  
Tout Picard que j'étois, j'étois un bon apôtre,  
Et je faisois claquer mon fouet tout comme un autre.  
Tous les plus gros Messieurs me parloient chapeau

bas.

Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.  
Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie,  
Ma foi, j'étois un franc portier de Comédie;  
On avoit beau heurter et m'ôter son chapeau,

*Tome II.*

H

On n'entroit point chés nous sans graïffer le marteau.  
Point d'argent, point de Suisse; et ma porte étoit  
close.

Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose.  
Nous comptions quelquefois. On me donnoit le foin  
De fournir la maison de chandelle et de foin;  
Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,  
J'aurois sur le marché fort bien fourni la paille.  
C'est dommage. Il avoit le cœur trop au métier,  
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier;  
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,  
Il s'y seroit couché sans manger et sans boire.  
Je lui disois par fois: Monsieur Perrin Dandin,  
Tout franc, vous vous levés tous les jours trop  
matin.

Qui veut voyager loïn, ménage sa monture;  
Buvés, mangés, dormés, et faisons feu qui dure.  
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé,  
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.  
Il nous veut tous juger les uns après les autres.  
Il marmote toujours certaines patenôtres  
Où je ne comprends rien. Il veut bon gré, malgré,  
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet quarré.  
Il fit couper la tête à son coq, de colère,  
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.  
Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal,  
Avoit graïffé la patte à ce pauvre animal.  
Depuis ce bel arrêt le pauvre homme a beau faire,  
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.  
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près:  
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids,  
Pour s'échapper de nous, Dieu fait s'il est allègre.

Pour moi, je ne dors plus. Aussi je déviens maigre,  
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.  
Mais veille qui voudra, voici mon oreiller.  
Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne,  
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.  
Dormons.

(*Il se couche par terre.*)

S C È N E II.

L'INTIMÉ, PETIT - JEAN.

L'INTIMÉ.

Ay, Petit-Jean, Petit-Jean.

PETIT - JEAN.

L'Intimé.

Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que Diable! Si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT - JEAN.

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue?

Garder toujours un homme, et l'entendre crier?

Quelle gueule! Pour moi, je crois qu'il est forcier.

L'INTIMÉ.

Bon.

PETIT - JEAN.

Je lui disois donc, en me grattant la tête,

Que je voulois dormir. Présente ta requête

Comme tu veux dormir, m'a-t-il dit gravement.

Je dors, en te contant la chose seulement,

Bon soir.

H 2

L'INTIMÉ.

Comment, bon soir? Que le Diable m'em-  
porte,

Si... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

## SCÈNE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN *à la fenêtre.*

Petit-Jean, L'Intimé.

L'INTIMÉ *à Petit-Jean.*

Paix.

DANDIN.

Je suis seul ici.

Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu merci.

Si je leur donne tems, ils pourront comparoître:

Ça, pour nous élargir, fautons par la fenêtre.

Hors de Cour. . . .

L'INTIMÉ,

Comme il faute!

PETIT-JEAN.

Oh, Monsieur, je vous tiens.

DANDIN.

Au voleur, au voleur.

PETIT-JEAN.

Oh, nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avés beau crier.

DANDIN.

Main-forte. L'on me tue.

## SCÈNE IV.

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ,  
PETIT-JEAN.

LÉANDRE.

Vite un flambeau, j'entends mon père dans la rue.  
Mon père, si matin qui vous fait déloger ?  
Où courés-vous la nuit ?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger ? Tout dort.

PETIT-JEAN.

Ma foi, je ne dors guères.

LÉANDRE.

Que de sacs ! Il en a jusques aux jarretières.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison ;  
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira ?

DANDIN.

Le Buvetier, je pense.

LÉANDRE.

Mais, où dormirés-vous, mon père ?

DANDIN.

A l'Audience.

LÉANDRE.

Non, mon père, il vaut mieux que vous ne fortiés pas.  
Dormés chés vous. Chés vous faites tous vos repas,

H 3

Souffrés que la raison enfin vous persuade;  
Et pour votre santé. . .

D A N D I N.

Je veux être malade.

L É A N D R E.

Vous ne l'êtes que trop. Donnés - vous du repos,  
Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

D A N D I N.

Du repos? Ah, sur toi tu veux régler ton père?  
Crois - tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,  
Qu'à battre le pavé comme un tas de galans;  
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans?  
L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.  
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.  
Ma robe vous fait honte, un fils de juge! Ah, fi!  
Tu fais le gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,  
Regarde dans ma chambre et dans ma garde - robe,  
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe;  
Et c'est le bon parti. Compare, prix pour prix,  
Les étrennes d'un juge à celles d'un Marquis:  
Attends que nous foyons à la fin de Décembre.  
Qu'est - ce qu'un gentilhomme? Un pilier d'anti -  
chambre.

Combien en as - tu vûs, je dis des plus hupés,  
A soufler dans leurs doigts dans ma cour occupés,  
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche;  
Enfin pour se chauffer, veair tourner ma broche?  
Voilà comme on les traite. Hé, mon pauvre garçon,  
De ta défunte mère est - ce là la leçon?  
La pauvre Babonnette! Hélas! lorsque j'y pense,  
Elle ne manquoit pas une seule audience.  
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta.  
Et Dieu fait bien souvent ce qu'elle en rapporta:

Elle eût du Buvetier emporté les serviettes,  
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes :  
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,  
Tu ne feras qu'un sot.

L É A N D R E.

Vous vous morfondés là,  
Mon père. Petit-Jean, ramenés votre maître,  
Couchés-le dans son lit : fermés porte, fenêtre ;  
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

P E T I T - J E A N.

Faites donc mettre, au moins, des gardes - foux  
là-haut.

D A N D I N.

Quoi ! l'on me menera coucher sans autre forme ?  
Obtenés un arrêt comme il faut que je dorme.

L É A N D R E.

Hé, par provision, mon père, couchés-vous.

D A N D I N.

J'irai ; mais je m'en vais vous faire enrager tous.  
Je ne dormirai point.

L É A N D R E.

Hé bien, à la bonne heure.

Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

### S C È N E V.

L É A N D R E, L' I N T I M É.

L É A N D R E.

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L' I N T I M É.

Quoi ! vous faut-il garder ?

L É A N D R E.

J'en aurois bon besoin.  
J'ai ma folie, hélas! aussi-bien que mon père.

L' I N T I M É.

Oh! vous voulés juger?

L É A N D R E *montrant le logis d'Isabelle.*

Laissons-la le mystère.

Tu connois ce logis.

L' I N T I M É.

Je vous entends enfin.

Diantre, l'amour vous tient au cœur de bon matin.  
Vous me voulés parler, sans doute, d'Isabelle?  
Je vous l'ai dit cent fois, elle est sage, elle est belle;  
Mais vous devés songer que Monsieur Chicaneau  
De son bien en procès consume le plus beau.  
Qui ne plaide-t-il point? Je crois qu'à l'audience  
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.  
Tout auprès de son juge il s'est venu loger;  
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger.  
Et c'est un grand hafard s'il conclut votre affaire,  
Sans plaider le curé, le gendre et le notaire.

L É A N D R E.

Je le fais comme toi. Mais, malgré tout cela,  
Je meurs pour Isabelle.

L' I N T I M É.

Hé bien, époufés-la.

Vous n'avés qu'à parler, c'est une affaire prête.

L É A N D R E.

Hé, cela ne va pas si vite que ta tête.  
Son père est un sauvage à qui je ferois peur.  
A moins que d'être huiffier, sergent ou procureur,  
On ne voit point sa fille; et la pauvre Isabelle,

Invisible et dolente, est en prison chés elle.  
 Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,  
 Mon amour en fumée, et son bien en procès.  
 Il la ruinera, si l'on le laisse faire.  
 Ne connoît-ou pas quelque honnête faussaire  
 Qui servît ses amis, en le payant, s'entend;  
 Quelque sergent zélé?

L'INTIMÉ.

Bon, l'on en trouve tant.

LÉANDRE.

Mais encore.

L'INTIMÉ.

Ah! Monsieur, si feu mon pauvre père  
 Étoit encor vivant, c'éroit bien votre affaire.  
 Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en six mois,  
 Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.  
 Il vous eût arrêté le carrosse d'un Prince;  
 Il vous l'eût pris lui-même: et si, dans la province,  
 Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,  
 Mon père, pour sa part, en emboursoit dix-neuf.  
 Mais de quoi s'agit-il? Suis-je pas fils de maître?  
 Je vous servirai.

LÉANDRE.

Toi?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un sergent peut-être.

LÉANDRE.

Tu porterois au père un faux exploit?

L'INTIMÉ.

Hon, hon?

LÉANDRE.

Tu rendrois à la fille un billet?

L'INTIMÉ.

Pourquoi non?

Je suis des deux métiers.

LÉANDRE.

Viens, je l'entends qui crie.\*

Allons à ce dessein rêver ailleurs,

## SCÈNE VI.

CHICANEAU, PETIT - JEAN.

*CHICANEAU allant et revenant.*

La Brie,

Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt.

Qu'on ne laisse monter aucune ame là-haut.

Fais porter cette lettre à la poste du Maine;

Prends-moi dans mon clapier trois lapins de gar-  
renne,

Et chés mon procureur porte-les ce matin.

Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.

Ah! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre.

Est-ce tout? Il viendra me demander peut-être

Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,

Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin;

Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte.

Quatre heures vont sonner. Mais frappons à la porte.

PETIT - JEAN *entrouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANEAU.

Peut-on voir Monsieur?

PETIT - JEAN *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU *frappant à la porte.*

Pourroit-on

Dire un mot à Monsieur son secrétaire?

PETIT - JEAN *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU *frappant à la porte.*

Et Monsieur son portier?

PETIT - JEAN.

C'est moi-même.

CHICANEAU.

De grace,

Buvés à ma santé, Monsieur.

PETIT - JEAN *prenant l'argent.*

Grand bien vous fasse.

(*Fermant la porte.*)

Mais revenés demain.

CHICANEAU.

Hé, rendés donc l'argent.

Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.

J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine;

Six écus en gaignoient une demi-douzaine.

Mais, aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier

Ne me suffiroit pas pour gagner un portier.

Mais j'apperçois venir Madame la Comtesse

De Pinbêche. Elle vient pour affaire qui presse.

## SCÈNE VII.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU.

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, l'ai-je pas dit?  
 Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.  
 Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde;  
 Il faut que, tous les jours, j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse céler.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours, je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant, j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, quel arrêt!

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous. Écoutés, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous fachiés, Monsieur, la perfidie...

CHICANEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA

L A C O M T E S S E .

Monsieur, que je vous die...

C H I C A N E A U .

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans ençà,  
 Au travers d'un mien pré certain ânon passa,  
 S'y vautra, non sans faire un notable dommage,  
 Dont je formai ma plainte au juge du village.  
 Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé;  
 A deux bottes de foin le dégât estimé;  
 Enfin, au bout d'un an sentence, par laquelle  
 Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.  
 Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt;  
 Remarqués bien ceci, Madame, s'il vous plaît,  
 Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,  
 Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête,  
 Et je gagne ma cause. A celà que fait-on?  
 Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.  
 Autre incident. Tandis qu'au procès on travaille,  
 Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.  
 Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour  
 Du foin que peut manger une poule en un jour.  
 Le tout joint au procès, enfin, et toute chose  
 Demeurant en état, on appointe la cause.  
 Le cinquième ou sixième Avril cinquante-fix,  
 J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis  
 De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,  
 Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,  
 Grieffs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux;  
 J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.  
 Quatorze appointemens, trente exploits, six instances,  
 Six-vingt productions, vingt arrêts de défenses,  
 Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,

Tome II.

I

Estimés environ cinq à six mille francs.  
 Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?  
 Après quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge,  
 La requête civile est ouverte pour moi,  
 Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,  
 Vous plaidez.

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je...

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès alloient être finis:  
 Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits;  
 L'un contre mon mari, l'autre contre mon père  
 Et contre mes enfans. Ah! Monsieur, la misère!  
 Je ne fais quel biais ils ont imaginé,  
 Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné  
 Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,  
 On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie,

CHICANEAU.

De plaider!

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir.

J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment, lier les mains aux gens de votre sorte?  
Mais cette pension, Madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monsieur, que trop honnêtement.  
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame,  
Et nous ne dirons mot? Mais, s'il vous plaît, Ma-  
dame,

Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas.

Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU,

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avés-vous? Vous avés bon visage.

LA COMTESSE.

Hé, quelque soixante ans.

CHICANEAU,

Comment! C'est le bel âge

Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne font pas au bout.

J'y vendrai ma chemise; et je veux rien, ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Oh, oui, Monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai.

Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignés donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenés la chose ainfi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avés-vous dit, Madame?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irois, sans façon,

Trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Hélas! que ce Monsieur est bon.

CHICANEAU.

Si vous parlés toujours, il faut que je me taife.

LA COMTESSE.

Ah, que vous m'obligés! Je ne me fens pas d'aïse.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge, et lui dirois. . .

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi!

Et lui dirois, Monsieur. . .

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur.

CHICANEAU.

Liés-moi.

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU.

A l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne la ferai point.

CHICANEAU.

Quelle humeur est la vôtre!

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne savés pas, Madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, Monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais. . .

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête, a sa folie. . .

LA COMTESSE.

Fou, vous-même.

CHICANEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier?

CHICANEAU,

Madame. . .

LA COMTESSE.

Voyés-vous; il se rend familier.

CHICANEAU.

Mais, Madame. . .

LA COMTESSE:

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,

Veut donner des avis.

CHICANEAU.

Madame,

LA COMTESSE.

Avec son âne,

CHICANEAU,

Vous me pouffés.

LA COMTESSE.

Bon-homme, allés garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédés:

LA COMTESSE.

Le fot.

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins!

## SCÈNE VIII.

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT-JEAN.

Voyés, le beau fabat qu'ils font à notre porte.  
Messieurs, allés plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU.

Monfieur, foyés témoin. . .

LA COMTESSE.

Que Monfieur est un fot.

CHICANEAU.

Monfieur, vous l'entendés, retenés bien ce mot.

PETIT-JEAN à la Comtesse.

Ah, vous ne deviés pas lâcher cette parole!

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle.

PETIT-JEAN.

Folle?

(A Chicaneau.)

Vous avés tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conseille.

PETIT-JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PÉTIT-JEAN.

Oh! Monfieur.

CHICANEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

P E T I T - J E A N .

Oh! Madame.

L A C O M T E S S E .

Qui, moi, souffrir qu'on me querelle?

C H I C A N E A U .

Une crieuse.

P E T I T - J E A N .

Hé, paix.

L A C O M T E S S E .

Un chicaneur.

P E T I T - J E A N .

Holà!

C H I C A N E A U .

Qui n'ose plus plaider.

L A C O M T E S S E .

Que t'importe cela?

Qu'est-ce qui t'en revient, fauxfaire abominable?

Brouillon, voleur!

C H I C A N E A U .

Et bon, et bon, de par le diable,

Un sergent, un sergent!

L A C O M T E S S E .

Un huissier, un huissier!

P E T I T - J E A N *seul.*

Ma foi, juge et plaideurs, il faudroit tout lier.

*Fia du premier Acte.*

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

MONSIEUR, encore un coup, je ne puis pas tout faire,  
Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire.  
En robe, sûr mes pas il ne faut que venir;  
Vous aurés tout moyen de vous entretenir.  
Changés en cheveux noirs votre perruque blonde.  
Ces plaideurs songent-ils que vous foyés au monde?  
Hé! lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour,  
A peine seulement savés-vous s'il est jour.  
Mais n'admirés-vous pas cette bonne Comtesse,  
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse?  
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,  
Me charge d'un exploit pour Monsieur Chicaneau?  
Et le fait assigner pour certaine parole,  
Disant qu'il la vouloit faire passer pour folle,  
Je dis folle à lier; et pour d'autres excès  
Et blasphèmes, toujours l'ornement des procès?  
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage?  
Ai-je bien d'un sergent le port et le visage?

LÉANDRE.

Ah, fort bien!

L'INTIMÉ.

Je ne fais, mais je me sens enfin

L'ame et le dos six fois plus durs que ce matin.  
 Quoi qu'il en soit, voici l'exploit et votre lettre;  
 Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.  
 Mais pour faire signer le contrat que voici,  
 Il faut que, sur mes pas, vous vous rendiés ici.  
 Vous feindrés d'informer sur toute cette affaire,  
 Et vous ferés l'amour en présence du père.

L É A N D R É.

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L' I N T I M É.

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.  
 Rentrés.

(*L'Intimé va frapper à la porte d'Isabelle.*)

## S C È N E II.

I S A B E L L E, L' I N T I M É.

I S A B E L L E.

Qui frappe?

L' I N T I M É à part.

Ami. C'est la voix d'Isabelle.

I S A B E L L E.

Demandés-vous quelqu'un, Monsieur?

L' I N T I M É.

Mademoiselle,

C'est un petit exploit, que j'ose vous prier  
 De m'accorder l'honneur de vous signifier.

I S A B E L L E,

Monsieur, excusés-moi, je n'y puis rien comprendre;  
 Mon père va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'est donc pas ici, Mademoiselle?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, Mademoiselle, est mis sous votre nom,

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenés pour une autre, sans doute :  
 Sans avoir de procès, je fais ce qu'il en coûte ;  
 Et si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,  
 Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.  
 Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez.

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE.

Chançon.

L'INTIMÉ.

C'est une lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenés pas.

L'INTIMÉ.

C'est de Monsieur.

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Léandre.

ISABELLE.

Parlés bas.

C'est de Monsieur ?

L'INTIMÉ.

Que diable, on a bien de la peine  
A se faire écouter, je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah, l'Intimé, pardonne à mes sens étonnés !

Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte ?

Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte ?

ISABELLE.

Hé, donne donc !

L'INTIMÉ.

La peste . . .

ISABELLE.

Oh, ne donnés donc pas :

Avec votre billet retournés sur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenés, Une autre fois ne foyés pas si prompte.

*SCENE*

## S C È N E III.

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

C H I C A N E A U.

Oui, je suis donc un sot, un voleur, à son compte!  
 Un sergent s'est chargé de la remercier,  
 Et je lui vais servir un plat de mon métier.  
 Je serois bien fâché que ce fût à refaire,  
 Ni qu'elle m'envoyât assigner la première.  
 Mais un homme ici parle à ma fille. Comment,  
 Elle lit un billet? Ah! c'est de quelque amant.  
 Approchons.

I S A B E L L E.

Tout de bon, ton maître est-il sincère?  
 Le croirai-je?

L' I N T I M É.

Il ne dort non plus que notre père.

(*Appercevant Chicaneau.*)

Il se tourmente. Il vous... fera voir aujourd'hui  
 Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

I S A B E L L E *apercevant Chicaneau,*

C'est mon père.

(*A l'Intimé.*)

Vraiment vous leur pouvés apprendre,  
 Que si l'on nous poursuit nous saurons nous dé-  
 fendre.

(*Déchirant le billet.*)

Tenés, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

C H I C A N E A U.

Comment, c'est un exploit que ma fille lisoit?

Tome II.

K

Ah, tu feras un jour l'honneur de ta famille!  
Tu défendras ton bien. Viens, mon sang; viens,  
ma fille.

Va, je t'achèterai le praticien françois.  
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE à l'Intimé.

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère:  
Ils me feront plaisir; je les mets à pis faire.

CHICANEAU.

Hé, ne te fâche point.

ISABELLE à l'Intimé.

Adieu, Monsieur.

SCÈNE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ *se mettant en état d'écrire.*

Or ça,

Verbalifons.

CHICANEAU.

Monsieur, de grace, excusés-la.

Elle n'est pas instruite; et puis, si bon vous semble,  
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ.

Je ne suis pas méchant.

J'en ai fur moi copie.

C H I C A N E A U.

Ah, le trait est touchant!

Mais je ne fais pourquoi, plus je vous envisage,  
Et moins je me remets, Monsieur, votre visage.  
Je connois force huissiers.

L' I N T I M É.

Informés - vous de moi,  
Je m'acquitte affés bien de mon petit emploi.

C H I C A N E A U.

Soit. Pour qui venés - vous ?

L' I N T I M É.

Pour une brave Dame,  
Monsieur, qui vous honore; et, de toute son ame,  
Voudroit que vous vinssiés, à ma sommation,  
Lui faire un petit mot de réparation.

C H I C A N E A U.

De réparation! Je n'ai blessé personne.

L' I N T I M É.

Je le crois; vous avés, Monsieur, l'ame trop bonne.

C H I C A N E A U.

Que demandés - vous donc ?

L' I N T I M É.

Elle voudroit, Monsieur,  
Que, devant des témoins, vous lui fissiés l'honneur  
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

C H I C A N E A U.

Parbleu, c'est ma Comtesse.

L' I N T I M É.

Elle est votre servante.

C H I C A N E A U.

Je suis son serviteur.

L'INTIMÉ.

Vous êtes obligéant,

Monsieur.

CHICANEAU.

Oui, vous pouvés l'affirmer qu'un fergent  
 Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.  
 Hé quoi donc? les battus, ma foi, payeront l'amende.  
 Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixième Janvier,*  
*Pour avoir faussement dit qu'il falloit lier,*  
*Etant à ce porté par esprit de chicane,*  
*Haute et puissante Dame Yolande Cudafne,*  
*Comtesse de Pinbesche, Orbesche, et cætera.*  
*Il soit dit que sur l'heure il se transportera*  
*Au logis de la Dame; et là, d'une voix claire,*  
*Devant quatre témoins, assiste d'un notaire,*  
*Zeste, ledit Hièrôme avouera hautement,*  
*Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement.*  
 Le Bon. C'est donc le nom de votre Seigneurie?

L'INTIMÉ.

Pour vous servir.

(A part.)

Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU.

Le Bon? Jamais exploit ne fut signé le Bon.  
 Monsieur le Bon.

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnés-moi, je suis fort honnête  
 homme.

CHICANEAU.

Mais fripon le plus franc qui foit de Caën à Rome.

L'INTIMÉ.

Monfieur, je ne fuis pas pour vous défavouer,  
Vous aurés la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi payer? En foufflets,

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête.

Vous me le payerés bien.

CHICANEAU.

Oh! tu me romps la tête.

Tiens, voilà ton paiement.

L'INTIMÉ.

Un foufflet! Écrivons.

*Lequel Hiérôme, après plusieurs rébellions,  
Auroit atteint, frappé, moi fergent à la joue,  
Et fait tomber, d'un coup, mon chapeau dans la boue.*

CHICANEAU lui donnant un coup de pied.

Ajoute cela.

L'INTIMÉ.

Bon, c'est de l'argent comptant;  
J'en avois bien befoin. *Et, de ce non content,  
Auroit avec le pied réitéré. . Courage. .*

*Outre plus, le fufdit feroit venu, de rage,  
Pour lacérer ledit préfent procès verbal.*

Allons, mon cher Monfieur, cela ne va pas mal.  
Ne vous relachés point.

CHICANEAU.

Coquin.

K 3

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaîse,  
Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU *tenant un bâton.*

Oui-dà. Je verrai bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ *en posture d'écrire.*

Tôt donc,

Frappés. J'ai quatre enfans à nourrir.

CHICANEAU.

Ah, pardon!

Monsieur, pour un sergent je ne pouvois vous  
prendre;

Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.  
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.

Oui, vous êtes sergent, Monsieur, et très-sergent.

Touchés-là. Vos pareils font gens que je révère;

Et j'ai toujours été nourri par feu mon père,

Dans la crainte de Dieu, Monsieur, et des sergens.

L'INTIMÉ.

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU.

Monsieur, point de procès.

L'INTIMÉ.

Serviteur. Contumace,

Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah!

CHICANEAU.

De grace,

Rendés-les-moi plutôt.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils soient reçus,

Je ne les voudrois pas donner pour mille écus,

## S C È N E V.

LÉANDRE *en robe de commissaire*, CHICANEAU,  
L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Voici fort à propos Monsieur le commissaire.  
Monsieur, votre présence est ici nécessaire.  
Tel que vous me voyés, Monsieur ici présent,  
M'a, d'un fort grand soufflet, fait un petit présent.

LÉANDRE.

A vous, Monsieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma personne.  
*Item*, un coup de pied; plus, les noms qu'il me  
donne.

LÉANDRE.

Avés-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monsieur, tâtés plutôt;  
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LÉANDRE.

Pris en flagrant délit, affaire criminelle,

CHICANEAU.

Foin de moi.

L'INTIMÉ.

Plus, sa fille, au moins soi-disant telle,  
A mis un mien papier en morceaux, protestant  
Qu'on lui feroit plaisir, et que d'un oeil content  
Elle nous déçoit.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Faites venir la fille;  
L'esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANEAU *à part.*

Il faut absolument qu'on m'ait enforcé.  
Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.

LÉANDRE.

Comment, battre un huissier? Mais voici la rébelle.

SCÈNE VI.

ISABELLE, LÉANDRE, CHICANEAU,  
L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ *à Isabelle.*

Vous le reconnoissés?

LÉANDRE.

Hé bien, Mademoiselle,  
C'est donc vous qui tantôt braviés notre officier?  
Votre nom?

ISABELLE.

Isabelle.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Ecrivés Et votre âge?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANEAU.

Elle en a quelque peu davantage,  
Mais n'importe.

LÉANDRE.

Êtes-vous en pouvoir de mari?

ISABELLE,

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

Vous rîés? Écrivés qu'elle a ri.

CHICANEAU.

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles;  
Voyés-vous, ce font-là des secrets de familles.

LÉANDRE.

Mettés, qu'il interrompt.

CHICANEAU.

Hé, je n'y pensois pas.  
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LÉANDRE.

Là, ne vous troublés point. Répondés à votre aise.  
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaîse,  
N'avés-vous pas reçu de l'huiffier que voilà,  
Certain papier tantôt?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

CHICANEAU.

Bon cela.

LÉANDRE.

Avés-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ai lû.

CHICANEAU.

Bon.

LÉANDRE à l'Intimé.

Continués d'écrire.

(A Isabelle.)

Et pourquoi l'avés-vous déchiré?

ISABELLE.

J'avois peur  
Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,  
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis le procès? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit?  
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colère,

LÉANDRE à l'Intimé,

Ecrivés.

CHICANEAU.

Je vous dis qu'elle tient de son père;  
Elle répond fort bien.

LÉANDRE.

Vous montrés cependant  
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robe roujours m'avoit choqué la vûe;  
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU.

La pauvre enfant! Va, va, je te marirai bien,  
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE.

A la justice donc vous voulés satisfaire?

ISABELLE.

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE.

Dans les occasions

Soutiendrés - vous, au moins, vos dépositions?

ISABELLE.

Monfieur, assurés - vous qu'Ifabelle est constante.

LÉANDRE.

Signés. Cela va bien; la justice est contente.

Ça, ne signés - vous pas, Monfieur?

CHICANEAU.

Oui - dà gaîment.

A tout cè qu'elle a dit, je figne aveuglément.

LÉANDRE à Ifabelle.

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme;

Il figne un bon contrat écrit en bonne ferme,

Et fera condamné tantôt fur fon écrit.

CHICANEAU à part.

Que lui dit - il? Il est charmé de fon esprit.

LÉANDRE.

Adieu; foyés toujours auffi fage que belle,

Tout ira bien. Huiffier, remenés - la chés elle;

Et vous, Monfieur, marchés.

CHICANEAU.

Où, Monfieur?

LÉANDRE.

Suivés - moi,

CHICANEAU.

Où donc?

LÉANDRE.

Vous le faurés. Marchés de par le Roi.

CHICANEAU.

Comment?

—————

## SCÈNE VII.

LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Hola, quelqu'un n'a-t-il point vû mon maître?  
 Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenêtre?

LÉANDRE.

A l'autre.

PETIT-JEAN.

Je ne fais qu'est devenu son fils;  
 Et pour le père, il est où le diable l'a mis.  
 Il me redemandoit sans cesse ses épices;  
 Et j'ai, tout bonnement, couru dans les offices  
 Chercher la boëte au poivre; et lui, pendant cela,  
 Est disparu.

## SCÈNE VIII.

DANDIN à une fenêtre, LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN.

Paix, paix, que l'on se taise-là.

LÉANDRE.

Hé, grand Dieu!

PETIT-JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires?  
 Qui

Qui font ces gens en robe? Êtes-vous avocats?  
Ça, parlés.

P E T I T - J E A N.

Vous verrés qu'il va juger les chats.

D A N D I N.

Avés-vous eu le foin de voir mon secrétaire?  
Allés lui demander si je fais votre affaire.

L É A N D R E.

Il faut bien que je l'aïlle arracher de ces lieux.  
Sur votre prisonnier, huïssier, ayés les yeux.

P E T I T - J E A N.

Ho, ho, Monsieur.

L É A N D R E.

Tais-toi sur les yeux de ta tête,

Et suis-moi.

### SCÈNE IX.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU,  
L'INTIMÉ.

D A N D I N.

Dépêchés, donnés votre requête.

C H I C A N E A U.

Monsieur, sans votre aveu l'on me fait prisonnier.

L A C O M T E S S E.

Hé, mon Dieu, j'apperçois Monsieur dans son grénier.  
Que fait-il là?

L' I N T I M É.

Madame, il y donne audience.

Le champ vous est ouvert.

Tome II.

L

CHICANEAU.

On me fait violence,  
Monsieur, on m'injurie; et je venois ici  
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi,  
CHICANEAU et LA COMTESSE.  
Vous voyés devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu, je veux me mettre aussi de la partie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU.

Hé, Messieurs, tour-à-tour exposons notre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit font autant d'im-  
postures.

DANDIN.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ.

Outre un soufflet, Monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU.

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE.

Monsieur, père Gordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

DANDIN.

Vos qualités?

LA COMTESSE.

Je suis comtesse.

L'INTIMÉ.

Huissier.

CHICANEAU.

Bourgeois.

Messieurs. . .

DANDIN *se retirant de la fenêtre.*

Parlés toujours, je vous entends tous trois.

CHICANEAU.

Monseigneur. . .

L'INTIMÉ.

Bon, le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Hé quoi, déjà l'audience est finie?

Je n'ai pas eu le tems de lui dire deux mots.

SCÈNE X.

LÉANDRE *sans robe*, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

Messieurs, voulés-vous bien nous laisser en repos?

CHICANEAU.

Monseigneur, peut-on entrer?

LÉANDRE.

Non, Monseigneur, ou je meure.

L 2

CHICANEAU.

Hé, pourquoi? J'aurai fait en une petite heure,  
En deux heures, au plus.

LÉANDRE.

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.  
Mais moi. . .

LÉANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, Monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LÉANDRE.

Par la fenêtre donc.

LA COMTESSE.

Par la porte.

LÉANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

## SCÈNE XI.

DANDIN, LÉANDRE, CHICANEAU,  
LA COMTESSE, L'INTIMÉ,  
PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN à Léandre.

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.  
Parbleu, je l'ai fourré dans notre falle basse,  
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE:

En un mot, comme en cent,  
On ne voit point mon père.

CHICANEAU.

Hé bien donc. Si, pourtant,  
Sur toute cette affaire il faut que je le voie.

(Dandin paroît par le soubirail.)

Mais, que vois-je? Ah! c'est lui que le Ciel nous  
renvoie.

LÉANDRE,

Quoi, par le soubirail?

PETIT-JEAN.

Il a le diable au corps.

CHICANEAU.

Monsieur, . . .

DANDIN.

L'impertinent! Sans lui j'étois dehors.

CHICANEAU.

Monsieur, . . .

DANDIN.

Retirez-vous, vous êtes une bête.

L 3

CHICANEAU.

Monsieur, voulés-vous bien. . .

DANDIN.

Vous me rompés la tête.

CHICANEAU.

Monsieur, j'ai commandé. . .

DANDIN.

Taisés-vous, vous dit-on.

CHICANEAU.

Que l'on portât chés vous. . .

DANDIN.

Qu'on le mène en prison.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Hé, je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'est de très-bon muscat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LÉANDRE à *L'Intimé*,

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE.

Monsieur, il va vous dire autant de faussetés.

CHICANEAU.

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu, laissés-la dire.

LA COMTESSE.

Monsieur, écoutés-moi.

DANDIN.

Souffrés que je respire.

CHICANEAU.

Monsieur, . . .

DANDIN.

Vous m'étranglés.

LA COMTESSE.

Tournés les yeux vers moi.

DANDIN.

Elle m'étrangle; ay, ay.

CHICANEAU.

Vous m'entraînés, ma foi.

Prenez garde, je tombe.

PETIT-JEAN.

Ils sont, sur ma parole,

L'un et l'autre encavés.

LÉANDRE.

Vîte, que l'on y vole;

Courés à leur secours. Mais, au moins, je prétends

Que Monsieur Chicaneau puisqu'il est là-dedans,

N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardés le soupirail.

LÉANDRE.

Va vîte, je le garde.

## SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE.

Misérable, il s'en va lui prévenir l'esprit!

*(Par le soupirail.)*Monsieur, ne croyés rien de tout ce qu'il vous dit,  
Il n'a point de témoins. C'est un menteur.

LÉANDRE.

Madame, Que leur contés-vous là? Peut-être ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il lui fera, Monsieur, croire ce qu'il voudra.  
Souffrés que j'entre.

LÉANDRE.

Hé, non, personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le vois bien, Monsieur, le vin muscat opère  
Aussi-bien sur le fils que sur l'esprit du père.  
Patience, je vais protester, comme il faut,  
Contre Monsieur le juge, et contre le quartaut,

LÉANDRE.

Allés donc, et cessés de nous rompre la tête,

*(Seul.)*

Que de fous! Je ne fus jamais à telle fête.

## SCÈNE XIII.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Monsieur, où courés-vous? C'est vous mettre en danger,

Et vous boités tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Comment, mon père? Allons, permettés qu'on vous panse,

Vîte, un chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE.

Hé, mon père, arrêtés. . .

DANDIN.

Oh, je vois ce que c'est!

Tu prétends faire ici de moi ce qu'il te plaît;

Tu ne gardes pour moi respect ni complaisance;

Je ne puis prononcer une seule sentence.

Achève, prends ce sac, prends vite.

LÉANDRE.

Hé, doucement,

Mon père! Il faut trouver quelque accommodement.

Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice:

Si vous êtes pressé de rendre la justice,

Il ne faut point sortir pour celà de chés vous;

Exercés le talent, et jugés parmi nous.

D A N D I N.

Ne raillons point ici de la magistraturê.  
Vois - tu? je ne veux point être un juge en peinture.

L É A N D R E.

Vous ferés, au contraire, un juge sans appel,  
Et juge du civil comme du criminel.  
Vous pourrés tous les jours tenir deux audiences;  
Tout vous fera chés vous matière de sentences.  
Un valet manque - t - il de rendre un verre net?  
Condamnés-le à l'amende; ou, s'il le casse, au fouet.

D A N D I N.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne:  
Et mes vacations, qui les paiera? Personne?

L É A N D R E.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

D A N D I N.

Il parle, ce me semble, affés pertinemment,

L É A N D R E.

Contre un de vos voisins. . .

## S C È N E X I V.

D A N D I N, L É A N D R E, L' I N T I M É,  
P E T I T - J E A N.

P E T I T - J E A N.

Arrête, arrête, attrape,

L É A N D R E à l'Intimé.

Ah, c'est mon prisonnier, sans doute, qui s'échappe!

L' I N T I M É,

Non, non, ne craignés rien.

P E T I T - J E A N.

Moi ! Tout est perdu... Citron...  
 Votre chien... vient là-bas de manger un chapon.  
 Rien n'est sûr devant lui ; ce qu'il trouve, il l'emporte.

L É A N D R E.

Bon, voilà pour mon père une cause. Main - forte.  
 Qu'on se mette après lui. Courés tous.

D A N D I N.

Point de bruit,  
 Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

L É A N D R E.

Ca, mon père, il faut faire un exemple authentique.  
 Jugés sévèrement ce voleur domestique.

D A N D I N.

Mais je veux faire, au moins, la chose avec éclat.  
 Il faut, de part et d'autre, avoir un avocat ;  
 Nous n'en avons pas un.

L É A N D R E.

Hé bien, il en faut faire.  
 Voilà votre portier et votre secrétaire,  
 Vous en ferés, je crois, d'excellens avocats ;  
 Ils sont fort ignorans.

L' I N T I M É.

Non pas, Monsieur, non pas.  
 J'endormirai Monsieur tout aussi-bien qu'un autre.

P E T I T - J E A N.

Pour moi, je ne fais rien ; n'attendés rien du nôtre.

L É A N D R E.

C'est ta première cause, et l'on te la fera.

P E T I T - J E A N.

Mais je ne fais pas lire.

L É A N D R E.

Hé, l'on te fouflera.

D A N D I N.

Allons tout préparer. Ça, Messieurs, point d'in-  
trigue.

Fermons l'œil aux préfens, et l'oreille à la brigue.  
Vous, Maître Petit-Jean, ferés le Demandeur;  
Vous, Maître l'Intimé, foyés le Défendeur.

*Fin du second Acte.*

---

ACTE

## A C T E III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHICANEAU, LÉANDRE, LE SOUFLEUR.

CHICANEAU.

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire;  
L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.  
Je ne ments pas d'un mot.

LÉANDRE.

Oui, je crois tout cela;  
Mais, si vous m'en croyés, vous les laisserés là,  
En vain vous prétendés les pousser l'un et l'autre.  
Vous troublerés bien moins leur repos que le vôtre.  
Les trois quarts de vos biens sont déjà dépenfés  
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassés;  
Et dans une poursuite à vous-même contraire, . .

CHICANEAU.

Vraiment vous me donnés un conseil salutaire;  
Et, devant qu'il soit peu, je veux en profiter:  
Mais je vous prie, au moins, de bien solliciter.  
Puisque Monsieur Dandin va donner audience,  
Je vais faire venir ma fille en diligence.  
On peut l'interroger; elle est de bonne foi,  
Et même elle saura mieux répondre que moi.

LÉANDRE.

Allés, et revenés, l'on vous fera justice.

Tome II.

M

LE SOUFLEUR.

Quel homme!

## SCÈNE II.

LÉANDRE, LE SOUFLEUR.

LÉANDRE.

Je me fers d'un étrange artifice.  
 Mais mon père est un homme à se désespérer;  
 Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.  
 D'ailleurs, j'ai mon dessein, et je veux qu'il con-  
     damne  
 Ce fou, qui réduit tout au pied de la chicane.  
 Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

## SCÈNE III.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, et PETIT-JEAN  
*en robe*, LE SOUFLEUR.

DANDIN.

Ça, qu'êtes-vous ici?

LÉANDRE.

Ce sont les avocats.

DANDIN *au Souffleur*.

Vous?

LE SOUFLEUR.

Je viens secourir leur mémoire troublée.

DANDIN.

Je vous entends. Et vous?

LÉANDRE.

Moi? Je suis l'assemblée.

DANDIN.

Commencés donc.

LE SOUFLEUR.

Messieurs.

PETIT-JEAN.

Oh, prenez-le plus bas;

Si vous soufflés si haut, l'on ne m'entendra pas.

Messieurs. . .

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN.

Oh! Mef. . .

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis je.

PETIT-JEAN.

Oh, Monsieur, je fais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvres donc pas.

PETIT-JEAN *se couvrant.*

Messieurs. . .

*(Au souffleur.)* Vous, doucement.

Ce que je fais le mieux, c'est mon commencement.

Messieurs quand je regarde avec exactitude

L'inconstance du monde et sa vicissitude;

Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différens,

Pas une étoile fixe, et tant d'astres errans;

Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;

Quand je vois le soleil; et quand je vois la lune;

M 2

( *Babyloniens.* )

Quand je vois les états des Babyboniens

( *Persans,* ) ( *Macédoniens,* )

Transférés des Serpens aux Nacédoniens ;

( *Romains,* ) ( *Despotique,* )

Quand je vois les Lorains, de l'état Dépotique

( *Démocratique,* )

Passer au Démocrite, et puis au Monarchique ;

Quand je vois le Japon. . .

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vu ?

PETIT-JEAN.

Oh, pourquoi ce lui-là m'a-t-il interrompu ?

Je ne dirai plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,

Que ne lui laissés-vous finir sa période ?

Je suois sang et eau, pour voir si du Japon

Il viendroit à bon port au fait de son chapon,

Et vous l'interrompés par un discours frivole ;

Parlés donc, Avocat.

PETIT-JEAN.

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE.

Achève, Petit-Jean, c'est fort bien débuté.

Mais que font-là tes bras pendans à ton côté ?

Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.

Dégourdis-toi. Courage ; allons, qu'on s'évertue.

PETIT-JEAN remuant les bras.

Quand, . . je vois. . . Quand. . . je vois. . .

LÉANDRE.

Dis donc ce que tu vois.

PETIT - JEAN.

Oh, dame! on ne court pas deux lièvres à la fois.

LE SOUFLEUR.

On lit. . .

PETIT - JEAN.

On lit. . .

LE SOUFLEUR.

Dans la. .

PETIT - JEAN.

Dans la. . .

LE SOUFLEUR.

Métamorphose.

PETIT - JEAN.

Comment?

LE SOUFLEUR.

Que la Métem. . .

PETIT - JEAN.

Que la Métem. . .

LE SOUFLEUR.

Psycofe.

PETIT - JEAN.

Psycofe.

LE SOUFLEUR.

Hé, le cheval!

PETIT - JEAN.

Hé, le cheval!

LE SOUFLEUR.

Encor?

PETIT - JEAN.

Encor?

M ?

LE SOUFLEUR.

Le chien!

PETIT-JEAN.

Le chien!

LE SOUFLEUR,

Le butor!

PETIT-JEAN.

Le butor!

LE SOUFLEUR.

Peste de l'avocat!

PETIT-JEAN.

Ah, peste de toi-même!

Voyés cet autre avec sa face de carême.

Va-t-en au diable,

DANDIN.

Et vous, venés au fait. Un mot

Du fait,

PETIT-JEAN.

Hé, faut-il tant tourner autour du pot?

Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,

De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pon-  
toise.

Pour moi, je ne fais point tant faire de façon,  
Pour dire qu'un matin vient de prendre un chapon.  
Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne;  
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;  
Que la première fois que je l'y trouverai,  
Son procès est tout fait, et je l'affommerai.

LÉANDRE.

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

P E T I T - J E A N .

On l'entend bien, toujours. Qui voudra mordre y morde.

D A N D I N .

Appelés les témoins.

L É A N D R E .

C'est bien dit, s'il le peut.

Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

P E T I T - J E A N .

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

D A N D I N .

Faites-les donc venir.

P E T I T - J E A N .

Je les ai dans ma poche :

Tenés, voilà la tête et les pieds du chapon ;

Voyés-les, et jugés.

L' I N T I M É .

Je les récuſe.

D A N D I N .

Bon !

Pourquoi les récuſer ?

L' I N T I M É .

Monſieur, ils ſont du Maine.

D A N D I N .

Il eſt vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L' I N T I M É .

Meſſieurs, . .

D A N D I N .

Serés-vous long, Avocat, dites-moi,

L' I N T I M É .

Je ne répons de rien.

D A N D I N.

Il est de bonne foi.

L'INTIMÉ *d'un ton finissant en fausset.*  
 Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,  
 Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,  
 Semble s'être assemblé contre nous par hasard ;  
 Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car,  
 D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante ;  
 Et, de l'autre côté, l'éloquence éclatante  
 De Maître Petit-Jean m'éblouit.

D A N D I N.

Avocat,

De votre ton vous-même adoucis l'éclat.

L'INTIMÉ *du beau ton.*

Oui-dà, j'en ai plusieurs. Mais quelque défiance  
 Que nous doive donner la susdite éloquence,  
 Et le susdit crédit ; ce néanmoins, Messieurs,  
 L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs,  
 Devant le grand Dandin l'innocence est hardie.  
 Oui, devant ce Caton de Basse Normandie,  
 Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,  
*Victrix causa Diis placuit sed victa Catoni.*

D A N D I N.

Vraiment, il plaide bien.

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chose,  
 Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.  
 Aristote, *primò*, peri politicon. . . .  
 Dit fort bien. . . .

D A N D I N.

Avocat, il s'agit d'un chapon,  
 Et non point d'Aristote et de sa politique.

L É A N D R E.

Oui, mais l'autorité du Péripathétique  
Prouveroit que le bien et le mal, . .

D A N D I N.

Je prétends

Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.

Au fait,

L' I N T I M É.

Paufanias en ses Corinthiaques. . .

D A N D I N.

Au fait,

L' I N T I M É.

Rebuffe. . .

D A N D I N.

Au fait, vous dis - je.

L' I N T I M É.

Le grand Jacques. . .

D A N D I N.

Au fait, au fait, au fait.

L' I N T I M É.

Arménopul in prompt. .

D A N D I N.

Oh, je te vais juger.

L' I N T I M É.

Oh, vous êtes si prompt,

Voici le fait.

(Vite.) Un chien vient dans une cuisine,  
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.  
Or celui pour lequel je parle est affamé,  
Celui contre lequel je parle *autem* plumé,

Et celui pour lequel je suis, prend en cachette  
Celui contre lequel je parle. L'on décrète.  
On le prend. Avocat pour et contre appelé,  
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

D A N D I N.

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire.  
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,  
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L' I N T I M É.

Mais le premier, Monsieur, c'est le beau,

D A N D I N.

C'est le laid.

A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?  
Mais qu'en dit l'assemblée?

L É A N D R E.

Il est fort à la mode.

L' I N T I M É d'un ton véhément,

Qu'arrive-t-il, Messieurs? On vient. Comment  
vient-on!

On poursuit ma partie. On force une maison.  
Quelle maison? Maison de notre propre juge.  
On brise le cellier qui nous sert de refuge.  
De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs.  
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,  
A Maître Petit-Jean. Messieurs, je vous atteste:  
Qui ne fait que la loi, *Si quis canis*, digeste  
*De vi, paragrapho*, Messieurs, *caponibus*,  
Est manifestement contraire à cet abus?  
Et quand il seroit vrai que Citron, ma partie,  
Auroit mangé, Messieurs, le tout, ou bien partie  
Dudit chapon, qu'on mette en compensation

Ce que nous avons fait avant cette action.  
 Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?  
 Par qui votre maison a-t-elle été gardée?  
 Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?  
 Témoin, trois procureurs, dont icelui Citron  
 A déchiré la robe. On en verra les pièces.  
 Pour nous justifier, voulés-vous d'autres pièces?

P E T I T - J E A N.

Maître Adam. . .

L' I N T I M É.

Laiſſés-nous.

P E T I T - J E A N.

L'Intimé. . .

L' I N T I M É.

Laiſſés-nous.

P E T I T - J E A N.

S'enroue.

L' I N T I M É.

Hé, laiſſés-nous. Euh, euh.

D A N D I N.

Repoſés-vous,

Et conclusés.

L' I N T I M É *d'un ton peſant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre  
 Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,  
 Je vais, ſans rien omettre, et ſans prévariquer,  
 Compendieusement énoncer; expliquer,  
 Expoſer à vos yeux l'idée univerſelle  
 De ma cauſe, et des faits renfermés en icelle.

D A N D I N.

Il auroit plutôt fait de dire tout vingt fois,

Que de l'abréger une. Homme, ou, qui que tu sois,  
Diable, conclus, ou bien que le ciel te confonde.

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!

L'INTIMÉ.

Avant la naissance du monde. . .

DANDIN *bâillant.*

Avocat, ah! passons au déluge.

L'INTIMÉ.

Avant donc

La naissance du monde et sa création,  
Le monde, l'univers, tout, la nature entière  
Étoit ensevelie au fond de la matière.  
Les élémens, le feu, l'air, et la terre et l'eau,  
Enfoncés, entassés, ne faisoient qu'un monceau,  
Une confusion, une masse sans forme,  
Un désordre, un cahos, une cohue énorme.  
*Unus erat toto naturæ vultus in orbe,  
Quem Græci dixere chaos, rudis indigestaque moles.*  
(*Dandin endormi se laisse tomber.*)

LÉANDRE.

Quelle chute! Mon père?

PETIT-JEAN.

Ah, Monsieur! Comme il dort!

LÉANDRE.

Mon père, éveillez-vous.

PETIT-JEAN.

Monsieur, êtes-vous mort?

LÉAN-

L É A N D R E,

Mon père,

D A N D I N.

Hé bien, hé bien? Quoi! Qu'est-ce? Ah,  
ah, quel homme!

Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

L É A N D R E.

Mon père, il faut juger.

D A N D I N.

Aux galères.

L É A N D R E.

Un chien!

Aux galères?

D A N D I N.

Ma foi, je n'y connois plus rien.  
De monde, de cahos, j'ai la tête troublée.  
Hé, conclus.

L' I N T I M É *lui présentant des petits chiens.*

Venés, famille désolée;

Venés, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphe-  
lins;

Venés faire parler vos esprits enfantins.

Oui, Messieurs, vous voyés ici notre misère:

Nous sommes orphelins, rendés nous notre père,

Notre père, par qui nous fûmes engendrés;

Notre père, qui nous. . .

D A N D I N.

Tirés, tirés, tirés.

L' I N T I M É.

Notre père, Messieurs. . .

Tome II.

N

D A N D I N.

Tirés donc. Quels vacarmes!

Ils ont pissé par-tout.

L' I N T I M É.

Monsieur, voyés nos larmes.

D A N D I N.

Ouf. Je mē fens déjà pris de compassion.

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion!

Je suis bien empêché. La vérité me presse.

Le crime est avéré; lui-même il le confesse.

Mais, s'il est condamné, l'embaras est égal;

Voilà bien des enfans réduits à l'hôpital.

*(Entendant du bruit.)*

Mais... Je suis occupé, je ne veux voir personne.

## S C È N E D E R N I È R E.

D A N D I N , L E A N D R E , C H I C A N E A U ,  
I S A B E L L E , L' I N T I M É , P E T I T - J E A N .

C H I C A N E A U .

Monsieur. . .

D A N D I N .

Oui, pour vous seuls l'audience se donne.

Adieu. Mais, s'il vous plaît, quel est cet enfant-là?

C H I C A N E A U .

C'est ma fille, Monsieur.

D A N D I N .

Hé, tôt, rappelés-la.

I S A B E L L E.

Vous êtes occupé.

D A N D I N.

Moi, je n'ai point d'affaire.

*(A Chicaneau.)*

Que ne me dites-vous que vous étiez son père ?

C H I C A N E A U.

Monsieur, . .

D A N D I N.

Elle fait mieux votre affaire que vous.

Dites. Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux :

Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.

Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.

Savés-vous que j'étois un compère, autrefois ?

On a parlé de nous.

I S A B E L L E.

Ah! Monsieur, je vous crois.

D A N D I N.

Dis-nous, à qui veux-tu faire perdre la cause ?

I S A B E L L E.

A personne.

D A N D I N.

Pour toi je ferai toute chose.

Parle donc.

I S A B E L L E.

Je vous ai trop d'obligation.

D A N D I N.

N'avez-vous jamais vu donner la question ?

I S A B E L L E.

Non; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

N 2

D A N D I N.

Venés, je vous en veux faire passer l'envie,

I S A B E L L E.

Hé! Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux?

D A N D I N.

Bon, cela fait toujours passer une heure ou deux.

C H I C A N E A U.

Monsieur, je viens ici pour vous dire. . .

L É A N D R E.

Mon père,

Je vous vais, en deux mots, dire toute l'affaire.  
C'est pour un mariage; et vous saurés d'abord  
Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'ac-  
cord.

La fille le veut bien; son amant le respire;  
Ce que la fille veut, le père le désire.  
C'est à vous de juger.

D A N D I N *se r'asseyant.*

Mariés au plutôt.

Dès demain, si l'on veut; aujourd'hui, s'il le faut.

L É A N D R E.

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-père;  
Salués-le.

C H I C A N E A U.

Comment?

D A N D I N.

Quel est donc ce mystère?

L É A N D R E.

Ce que vous avés dit se fait de point en point.

D A N D I N.

Puisque je l'ai jugé, je n'en réviendrai point.

C H I C A N E A U.

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

L É A N D R E.

Sans doute; et j'en croirai la charmante Isabelle.

C H I C A N E A U.

Es-tu muette? Allons; c'est à toi de parler.

Parle.

I S A B E L L E.

Je n'ose pas, mon père, en appeller.

C H I C A N E A U.

Mais j'en appelle, moi.

L É A N D R E *lui montrant un papier.*

Voyés cette écriture,

Vous n'appellerés pas de votre signature.

C H I C A N E A U.

Plaît-il?

D A N D I N.

C'est un contrat en fort bonne façon.

C H I C A N E A U.

Je vois qu'on m'a surpris; mais j'en aurai raison.

De plus de vingt procès ceci fera la source.

On a la fille, soit. On n'aura pas la bourse.

L É A N D R E.

Hé, Monsieur, qui vous dit qu'on vous demande rien?

Laiſſés-nous votre fille, et gardés votre bien.

C H I C A N E A U.

Ah!

N 3

L É A N D R E.

Mon père, êtes-vous content de l'audience?

D A N D I N.

Oui-dà. Que les procès viennent en abondance,  
Et je passe avec vous le reste de mes jours.  
Mais que les avocats soient désormais plus courts.  
Et notre criminel?

L É A N D R E.

Ne parlons que de joie:

Grace, grace, mon père.

D A N D I N.

Hé bien, qu'on le renvoie!  
C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais:  
Allons nous délasser à voir d'autres procès.

F I N,

BRITANNICUS,  
TRAGÉDIE.

---

DÉDIÉE A MONSEIGNEUR  
LE DUC  
DE CHEVREUSE.



---

## P R É F A C E.

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes esperances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce, ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté; les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennés que la cour et le public revoient le plus volontiers; et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même Britannicus.

A la vérité, j'avois travaillé sur des modèles qui m'avoient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulois faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite. Et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un

trait éclatant dans ma tragédie, dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter. Mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi-bien est entre les mains de tout le monde; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on fait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux; car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus natura velare odium fallacibus blanditiis*. En un mot, c'est ici un monstre naissant; mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions, *hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quaesivit*. Il ne pouvoit souffrir Octavie, Princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire: *fato quodam, an quia praevalent illicita. Metuebaturque ne in supra seminatum illustrium prorumperet.*

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince encore cachés; *cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*. Ce passage prouve deux choses. Il prouve, et que Néron étoit déjà vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices; et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête-homme à cette peste de cour; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque. En voici la raison. Ils étoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron l'un pour les armes, et l'autre pour les lettres. Et ils étoient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum*; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca praeceptis eloquentiae et comitate honesta*. Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu: *civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*.

Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine *quae cunctis malae dominationis cupidinibus flagrans, habebat in portibus Pallantem*. Je ne dis que ce mot d'Agrippine; car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort

de Britannicus. „ Cette mort fut un coup de foudre  
 „ pour elle; et il parut, dit Tacite, par sa frayeur  
 „ et par sa consternation qu'elle étoit aussi innocen-  
 „ te de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit  
 „ en lui sa dernière esperance, et ce crime lui en  
 „ faisoit craindre un plus grand.“ *Sibi supremum  
 auxilium ereptum et parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus étoit si connu qu'il ne m'a  
 pas été permis de le représenter autrement que com-  
 me un jeune Prince qui avoit beaucoup de cœur,  
 beaucoup d'amour, et beaucoup de franchise, qua-  
 lités ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze  
 ans, et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit  
 qu'on dise vrai, ou que ses malheurs ayent fait croi-  
 re cela de lui, sans qu'il ait pû en donner des mar-  
 ques, *neque seque ei fuisse indolem ferunt, sive  
 verum, seu periculis commendatus retinuit sanam  
 sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui  
 qu'un aussi méchant homme que Narcisse; car il y  
 avoit longtems qu'on avoit donné ordre qu'il n'y  
 eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent  
 ni foi, ni honneur. *Nam ut proximus quisque Bri-  
 tannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim  
 provisum erat.*

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas  
 confondre avec une vieille coquette qui s'appelloit  
*Junia Silana*. C'est ici une autre Junie que Tacite  
 appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste,

sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimoient tendrement; et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique, selon Aulugelle, on n'y reçut jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le consular, tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilège.

---

## A C T E U R S .

NERON, Empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, Fils de l'Empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, père  
de Néron; et en secondes noces, veuve de  
l'Empereur Claudius.

JUNIE, Amante de Britannicus.

BURRHUS, Gouverneur de Néron.

NARCISSE, Gouverneur de Britannicus.

ALBINE, Confidente d'Agrippine.

GARDES.

*La Scène est à Rome, dans une chambre du palais  
de Néron.*

---

B R I T A N N I C U S,  
T R A G É D I E.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi, tandis que Néron s'abandonne au sommeil,  
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?  
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,  
La mère de César veille seule à sa porte?  
Madame, retournés dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.  
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause  
M'occuperont assez tout le tems qu'il repose.  
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.  
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.  
L'impatient Néron cesse de se contraindre;  
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.  
Britannicus le gêne, Albine; et, chaque jour,  
Je sens que je deviens importune à mon tour.

O 2

ALBINE.

Quoi, vous à qui Néron doit le jour qu'il respire?  
 Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire?  
 Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,  
 Avez nommé César l'heureux Domitius?  
 Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.  
 Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.  
 Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;  
 Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame! Ah, toute sa conduite  
 Marque dans son devoir une ame trop instruite!  
 Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,  
 Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?  
 Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,  
 Au tems de ses consuls croit être retournée;  
 Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant,  
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.  
 Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;  
 Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,  
 Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.  
 Il se déguise en vain. Je lis sur son visage  
 Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.  
 Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,  
 La fierté des Nérons, qu'il puisa dans mon flanc.  
 Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.  
 De Rome, pour un tems, Caius fut les délices;  
 Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,

Les délices de Rome en devinrent l'horreur.  
 Que m'importe, après tout, que Néron plus fidèle,  
 D'une longue vertu laisse un jour le modèle?  
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'état,  
 Pour le conduire au gré du peuple et du sénat?  
 Ah! que de la patrie il foit, s'il veut, le père:  
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa  
 mère.

De quel nom cependant pouvons-nous appeller  
 L'attentat que le jour vient de nous révéler?  
 Il fait, car leur amour ne peut être ignorée,  
 Que de Britannicus Junie est adorée;  
 Et ce même Néron, que la vertu conduit,  
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit.  
 Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?  
 Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?  
 Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité  
 Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?

A L B I N E.

Vous, leur appui, Madame?

A G R I P P I N E.

Arrête, chère Albine.

Je fais que j'ai moi seule avancé leur ruine;  
 Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,  
 Britannicus par moi s'est vû précipiter.  
 Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,  
 Le frère de Junie abandonna la vie,  
 Silanus, sur qui Claude avoit jetté les yeux,  
 Et qui comptoit Auguste au rang de ses ayeux,  
 Néron jouit de tout; et moi, pour récompense,  
 Il faut qu'entr'eux et lui je tienne la balance,

O 3

Afin que, quelque jour, par une même loi,  
Briannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.  
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais, prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bientôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une juste frayeur vous allarme peut-être.  
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,  
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous;  
Et ce sont des secrets entre César et vous.  
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,  
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.  
Sa prodigue amitié ne se réserve rien;  
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien,  
A peine parle-t-on de la triste Octavie:  
Auguste, votre ayeul, honora moins Livie.  
Néron devant sa mère a permis le premier  
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.  
Quels effets voulés-vous de sa reconnoissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance,  
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit.  
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.  
Non, non, le tems n'est plus, que Néron jeune encore  
Me renvoyoit les vœux d'une cour qui l'adore;

Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'état :  
Que mon ordre au palais assembloit le sénat ;  
Et que derrière un voile, invisible et présente,  
J'étois de ce grand corps l'ame toute-puissante.  
Des volontés de Rome alors mal assuré,  
Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.  
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,  
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire ;  
Quand les ambassadeurs de tant de Rois divers  
Vinrent le reconnoître au nom de l'Univers.  
Sur son trône, avec lui, j'allois prendre ma place.  
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce.  
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,  
Laiſſa sur son visage éclater son dépit.  
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.  
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,  
Se leva par avance, et, courant m'embrasser,  
Il m'écarta du trône où je m'allois placer.  
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine  
Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine,  
L'ombre seule m'en reste ; et l'on n'implore plus  
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

## ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon votre ame est prévenue,  
Pourquoi nourriſſés-vous un venin qui vous tue ?  
Allés avec César vous éclaircir, du moins,

## AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.  
En public, à mon heure, on me donne audience ;  
Sa réponse est dictée, et même son silence,  
Je vois deux surveillans, ses maîtres et les miens,  
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.

Mais je le pourfuirai d'autant plus qu'il m'évite.  
 De son désordre, Albine, il faut que je profite.  
 J'entends du bruit; on ouvre. Allons subitement  
 Lui demander raison de cet enlèvement.  
 Surprenons, s'il se peut, les secrets de son ame.  
 Mais quoi, déjà Burrhus sort de chés lui?

S C È N E II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

B U R R H U S

Madame,

Au nom de l'Empereur j'allois vous informer  
 D'un ordre qui, d'abord, a pû vous allarmer;  
 Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,  
 Dont César a voulu que vous soyés instruite.

A G R I P P I N E.

Puisqu'il le veut, entrons; il m'en instruira mieux.

B U R R H U S.

César pour quelque tems s'est soustrait à nos yeux,  
 Déjà, par une porte au public moins-connue,  
 L'un et l'autre consul vous avoient prévenue,  
 Madame. Mais souffrés que je retourne exprès. . .

A G R I P P I N E.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.  
 Cependant voulés-vous qu'avec moins de contrainte  
 L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans  
 feinte?

B U R R H U S.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

## A G R I P P I N E.

Prétendés-vous long-tems me cacher l'Empereur ?  
 Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?  
 Ai-je donc élevé si haut votre fortune,  
 Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?  
 Ne l'osés-vous laisser un moment sur sa foi ?  
 Entre Sénèque et vous, disputés-vous la gloire  
 A qui m'effacera plutôt de sa mémoire ?  
 Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?  
 Pour être, sous son nom, les maîtres de l'état ?  
 Certes, plus je médite, et moins je me figure  
 Que vous m'osés compter pour votre créature ;  
 Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition  
 Dans les honneurs obscurs de quelque légion ;  
 Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres ;  
 Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres,  
 Que prétendés-vous donc ? Pensés-vous que ma voix  
 Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois ?  
 Néron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il règne ?  
 Jusqu'à quand voulés-vous que l'Empereur vous  
 craigne ?

Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?  
 Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux ?  
 Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;  
 Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.  
 Parmi tant de héros je n'ose me placer ;  
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer.  
 Je puis l'instruire, au moins, combien sa confiance  
 Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

## B U R R H U S.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion,  
 Que d'excuser César d'une seule action.

Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,  
 Vous me rendés garant du reste de sa vie,  
 Je répondrai, Madame, avec la liberté  
 D'un soldat qui fait mal farder la vérité.  
 Vous m'avez de César confié la jeunesse;  
 Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.  
 Mais vous avois - je fait serment de le trahir?  
 M'en faire un Empereur qui ne fût qu'obéir?  
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde:  
 Ce n'est plus votre fils; c'est le Maître du Monde.  
 J'en dois compte, Madame, à l'Empire Romain,  
 Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main,  
 Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire,  
 N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire?  
 Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?  
 Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?  
 La cour de Claudius, en esclaves fertile,  
 Pour deux que l'on cherchoit, en eût présenté mille,  
 Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir;  
 Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.  
 De quoi vous plaignés - vous, Madame? On vous  
 rêvère.

Ainsi que par César, on jure par sa mère.  
 L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour  
 Mettre à vos pieds l'Empire, et grossir votre cour.  
 Mais le doit-il, Madame? Et sa reconnoissance  
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?  
 Toujours humble, toujours le timide Néron  
 N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?  
 Vous le dirai - je enfin? Rome le justifie.  
 Rome à trois affranchis si long - tems asservie,  
 A peine respirant du joug qu'elle a porté,

Du règne de Néron compte sa liberté.  
 Que dis-je? La vertu semble même renaître.  
 Tout l'Empire n'est plus la dépouillé d'un Maître.  
 Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats.  
 César nomme les chefs sur la foi des soldats.  
 Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,  
 Sont encore innocens, malgré leur renommée.  
 Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,  
 Ne sont plus habités que par leurs délateurs.  
 Qu'importe que César continue à nous croire,  
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire?  
 Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant,  
 Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?  
 Mais, Madame, Néron fustit pour se conduire.  
 J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.  
 Sur ses ayeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;  
 Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.  
 Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,  
 Ramènent tous les ans ses premières années!

## A G R I P P I N E,

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,  
 Vous croyés que, sans vous, Néron va s'égarer.  
 Mais vous, qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,  
 Venés de ses vertus nous rendre témoignage,  
 Expliqués-nous, pourquoi, devenu ravisseur,  
 Néron de Silanus fait enlever la sœur?  
 Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie  
 Le sang de nos ayeux, qui brille dans Junie?  
 De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat  
 Devient-elle en un jour criminelle d'état?  
 Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée;  
 N'auroit point vû Néron, s'il ne l'eût enlevée;

Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits  
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

## B U R R H U S .

Je fais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;  
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,  
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux.  
Elle est dans un palais tout plein de ses ayeux.  
Vous savés que les droits qu'elle porte avec elle,  
Peuvent de son époux faire un Prince rébelle;  
Que le sang de César ne se doit allier  
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;  
Et vous-même avouérés qu'il ne seroit pas juste,  
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

## A G R I P P I N E .

Je vous entends. Néron m'apprend par votre voix,  
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.  
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,  
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère.  
A ma confusion Néron veut faire voir,  
Qu'Agrippine promet par-delà son pouvoir.  
Rome de ma faveur est trop préoccupée;  
Il veut, par cet affront, qu'elle soit détrompée;  
Et que tout l'Univers apprenne, avec terreur,  
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.  
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire,  
Qu'il doit, avant ce coup, affermir son Empire;  
Et qu'en me réduisant à la nécessité  
D'éprouver contre lui ma foible autorité,  
Il expose la sienne; et que, dans la balance,  
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne  
pense.

B U R R .

## B U R R H U S.

Quoi, Madame, toujours soupçonner son respect?  
 Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?  
 L'Empereur vous croit-il du parti de Junie?  
 Avec Britannicus vous croit-il réunie?  
 Quoi, de vos ennemis devenés - vous l'appui,  
 Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?  
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,  
 Serés - vous toujours prête à partager l'Empire?  
 Vous craindrés-vous sans cesse? Et vos embrassemens  
 Ne se passeront-ils qu'en éclaircissmens?  
 Ah, quittés d'un censeur la triste diligence!  
 D'une mère facile affectés l'indulgence.  
 Souffrés quelques froideurs sans les faire éclater,  
 Et n'avertissés point la cour de vous quitter.

## A G R I P P I N E.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,  
 Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine?  
 Lorsque de sa présence il semble me bannir?  
 Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

## B U R R H U S.

Madame, je vois bien qu'il est tems de me taire,  
 Et que ma liberté commence à vous déplaire.  
 La douleur est injuste; et toutes les raisons  
 Qui ne la flattent point, aigrissent ses soupçons.  
 Voici Britannicus. Je lui cède ma place.  
 Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce;  
 Et peut-être, Madame, en accuser les soins  
 De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

## S C È N E III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE,  
ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah, Prince, où courés-vous? Quelle ardeur inquiette  
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?  
Que venés-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah, Dieux!  
Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.  
De mille affreux soldats Junie environnée,  
S'est vûe en ce palais indignement traînée.  
Hélas! de quelle horreur ses timides esprits  
A ce nouveau spectacle auront été surpris!  
Enfin on me l'enlève. Une loi trop fêvère  
Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misère.  
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,  
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures;  
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.  
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux  
Dégage ma parole, et m'acquitte envers vous.  
Je ne m'explique point. Si vous voulés m'entendre,  
Suivés-moi chés Pallas, où je vais vous attendre.

## SCÈNE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE,

BRITANNICUS.

La croirai - je, Narcisse? Et dois - je, sur sa foi,  
La prendre pour arbitre entre son fils et moi?  
Qu'en dis - tu? N'est - ce pas cette même Agrip-  
pine,

Que mon père époufa jadis pour ma ruine?  
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,  
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.  
A vous donner Junie elle s'est engagée,  
Unifiés vos chagrins; liés vos intérêts,  
Ce palais retentit en vain de vos regrets.  
Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante,  
Semer ici la plainte, et non pas l'épouvante;  
Que vos ressentimens se perdront en discours,  
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez tou-  
jours.

BRITANNICUS.

Ah! Narcisse, tu fais si de la servitude  
Je prétends faire encore une longue habitude.  
Tu fais si pour jamais, de ma chute étonné,  
Je renonce à l'Empire, où j'étois destiné.  
Mais je suis seul encor. Les amis de mon père  
Sont autant d'inconnus que glace ma misère.

P 2

Et ma jeunesse même écarte loin de moi  
Tous ceux qui, dans le cœur, me réservent leur  
foi.

Pour moi, depuis un an, qu'un peu d'expérience  
M'a donné de mon fort la triste connoissance,  
Que vois-je autour de moi que des amis vendus,  
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus;  
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,  
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme?  
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les  
jours;

Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.  
Comme toi, dans mon cœur il fait ce qui se passe.  
Que t'en semble, Narcisse?

## NARCISSE.

Ah, quelle âme assez basse! . . .  
C'est à vous de choisir des confidens discrets,  
Seigneur; et de ne pas prodiguer vos secrets.

## BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai: mais cette défiance  
Est toujours d'un grand cœur la dernière science;  
On le trompe long-tems. Mais enfin je te croi,  
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.  
Mon père, il m'en souvient, m'affura de ton zélé;  
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle.  
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,  
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts,  
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage  
Aura de nos amis excité le courage.  
Examine leurs yeux, observe leurs discours;  
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.

Sur-tout, dans ce palais remarque avec adresse,  
Avec quel soin Néron fait garder la Princesse.  
Sache, si du péril ses beaux yeux sont remis,  
Et si son entretien m'est encore permis.  
Pendant de Néron je vais trouver la mère  
Chés Pallas, comme toi l'affranchi de mon père,  
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre; et, s'il se peut,  
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

*Fin du premier Acte.*

---

 ACTE II.
 

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

N É R O N.

N'en doute point, Burrhus, malgré ses injustices,  
 C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.  
 Mais je ne prétends plus ignorer, ni souffrir  
 Le ministre insolent qui les ose nourrir.  
 Pallas de ses conseils empoisonne ma mère;  
 Il séduit chaque jour Britannicus mon frère;  
 Ils l'écoutent lui seul: et qui suivroit leurs pas,  
 Les trouveroit peut-être assemblés chés Pallas.  
 C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.  
 Pour la dernière fois qu'il s'éloigne, qu'il parte;  
 Je le veux, je l'ordonne; et que la fin du jour  
 Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.  
 Allés; cet ordre importe au salut de l'Empire.  
 Vous, Narcisse, approchés.

*(Aux Gardes.)*

Et vous, qu'on se retire.

## SCÈNE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Graces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains  
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.  
Vos ennemis, déçus de leur vaine espérance,  
Sont allés chés Pallas pleurer leur impuissance.  
Mais que vois-je? Vous même inquiet, étonné,  
Plus que Britannicus paroissés consterné.  
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,  
Et ces sombres regards errans à l'aventure?  
Tout vous rit. La fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait; Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NÉRON.

Depuis un moment; mais pour toute ma vie.  
J'aime; que dis-je aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimés?

NÉRON.

Excité d'un désir curieux,  
Cette nuit je l'ai vû arriver en ces lieux,  
Triste, levant au Ciel ses yeux mouillés de larmes,  
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes;  
Belle sans ornement, dans le simple appareil  
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Que veux-tu? Je ne fais si cette négligence,  
 Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,  
 Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,  
 Relevoient de ses yeux les timides douceurs.  
 Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,  
 J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue;  
 Immobile, saisi d'un long étonnement,  
 Je l'ai laissé passer dans son appartement.  
 J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,  
 De son image en vain j'ai voulu me distraire.  
 Trop présente à mes yeux, je croyois lui parler.  
 J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.  
 Quelquefois, mais trop tard je lui demandois grace.  
 J'employois les soupirs, et même la menace.  
 Voilà comme occupé de mon nouvel amour,  
 Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.  
 Mais je m'en fais peut-être une trop belle image.  
 Elle m'est apparue avec trop d'avantage.  
 Narcisse, qu'en dis-tu?

N A R C I S S E.

Quoi, Seigneur, croira-t-on  
 Qu'elle ait pu si long-tems se cacher à Néron?

N É R O N.

Tu le fais bien, Narcisse. Et soit que sa colère  
 M'imputât le malheur qui lui ravit son frère;  
 Soit que son cœur jaloux d'une austère fierté,  
 Enviât à nos yeux sa naissante beauté;  
 Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,  
 Elle se déroboit même à sa renommée:  
 Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,  
 Dont la persévérance irrite mon amour.  
 Quoi, Narcisse! tandis qu'il n'est point de Romaine

Que mon amour n'honore, et ne rende plus vaine;  
 Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,  
 Sur le cœur de César ne les vienne essayer;  
 Seule dans son palais, la modeste Junie  
 Regarde leurs honneurs comme une ignominie,  
 Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer  
 Si César est aimable, ou bien s'il fait aimer?  
 Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il?

N A R C I S S E.

Quoi! s'il l'aime,  
 Seigneur?

N É R O N.

Si jeune encor, se connoît-il lui-même?  
 D'un regard enchanteur connoît-il le poison?

N A R C I S S E.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.  
 N'en doutés point, il l'aime. Instruits par tant de  
 charmes,

Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.  
 A ses moindres désirs il fait s'accommoder;  
 Et peut-être déjà fait-il persuader.

N É R O N.

Que dis-tu? Sur son cœur il auroit quelque empire!

N A R C I S S E.

Je ne fais. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,  
 Je l'ai vû quelquefois s'arracher de ces lieux,  
 Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos  
 yeux;

D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude;  
 Las de votre grandeur et de sa servitude;  
 Entre l'impatience et la crainte flottant,  
 Il alloit voir Junie, et revenoit content.

N É R O N.

D'autant plus malheureux qu'il aura sù lui plaire,  
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère,  
Néron impunément ne fera pas jaloux.

N A R C I S S E.

Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous?  
Junie a pû le plaindre et partager ses peines;  
Elle n'a vû couler de larmes que les siennes.  
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux deffillés,  
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillés,  
Verront autour de vous les Rois sans diadème,  
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,  
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard  
Que vous aurés sur eux fait tomber au hasard;  
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,  
Venir, en soupirant, avouer sa victoire:  
Maître, n'en doutés point, d'un cœur déjà charmé,  
Commandés qu'on vous aime, et vous serés aimé.

N É R O N.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!  
Que d'importunités!

N A R C I S S E.

Quoi donc? Qui vous arrête,  
Seigneur?

N É R O N.

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,  
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.  
Non que pour Octavie un reste de tendresse  
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.  
Mes yeux, depuis long-tems, fatigués de ses soins,  
Rarement de ses pleurs daignent être témoins,  
Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce

Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force?  
 Le Ciel même en secret semble la condamner.  
 Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner;  
 Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche,  
 D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche;  
 L'Empire vainement demande un héritier.

N A R C I S S E.

Que tardés-vous, Seigneur, à la répudier?  
 L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.  
 Auguste, votre ayeul, soupieroit pour Livie;  
 Par un double divorce ils s'unirent tous deux,  
 Et vous devés l'Empire à ce divorce heureux.  
 Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,  
 Osa bien à ses yeux répudier sa fille.  
 Vous seul, jusques ici contraire à vos desirs,  
 N'osés par un divorce assurer vos plaisirs?

N É R O N.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?  
 Mon amour inquiet déjà se l'imagine,  
 Qui m'amène Octavie, et, d'un œil enflammé,  
 Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé;  
 Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,  
 Me fait un long récit de mes ingraturités.  
 De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

N A R C I S S E.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien?  
 Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle?  
 Vivés, régnés pour vous. C'est trop régner pour elle.  
 Craignés-vous? Mais, Seigneur, vous ne la crai-  
 gnés pas.  
 Vous venés de bannir le superbe Pallas;  
 Pallas, dont vous savés qu'elle soutient l'audace.

## N É R O N.

Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,  
 J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ;  
 Je m'excite contr'elle, et tâche à la braver ;  
 Mais je t'expose ici mon ame toute nue,  
 Si-tôt que mon malheur me ramène à sa vue,  
 Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir  
 De ces yeux, où j'ai lû si long-tems mon devoir ;  
 Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle,  
 Lui foumette en secret tout ce que je tiens d'elle :  
 Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,  
 Mon génie étonné tremble devant le sien.  
 Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,  
 Que je la fuis par-tout, que même je l'offense ;  
 Et que, de tems en tems, j'irrite ses ennuis,  
 Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.  
 Mais je t'arrête trop ; retire-toi, Narcisse ;  
 Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

## N A R C I S S E.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi.  
 Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi ;  
 Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,  
 Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.  
 Impatient, sur-tout, de revoir ses amours,  
 Il attend de mes soins ce fidèle secours.

## N É R O N.

J'y consens ; porte-lui cette douce nouvelle :  
 Il la verra.

## N A R C I S S E.

Seigneur, banniffes-le loin d'elle.

## N É R O N.

J'ai mes raisons, Narcisse ; et tu peux concevoir  
 Que

Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.  
 Cependant vante-lui ton heureux stratagème;  
 Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,  
 Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voici.  
 Va retrouver ton Maître, et l'amener ici.

## SCÈNE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublés, Madame, et changés de visage;  
 Lifés-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.  
 J'allois voir Octavie, et non pas l'Empereur.

NÉRON.

Je le fais bien, Madame, et n'ai pû sans envie,  
 Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NÉRON.

Pensés-vous, Madame, qu'en ces lieux,  
 Seule, pour vous connoître, Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulés-vous que j'implore?

A qui demanderai-je un crine que j'ignore?

Vous qui le punissés, vous ne l'ignorés pas.

De grace, apprenés-moi, Seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi, Madame? est-ce donc une légère offense

Tome II.

Q

De m'avoir si long-tems caché votre présence ?  
 Ces trésors, dont le Ciel voulut vous embellir,  
 Les avés-vous reçus pour les ensevelir ?  
 L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes  
 Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes ?  
 Pourquoi de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,  
 M'avés-vous, sans pitié, relégué dans ma cour ?  
 On dit plus. Vous souffrés, sans en être offensée,  
 Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée ;  
 Car je ne croirai point que, sans me consulter,  
 La sévère Junie ait voulu le flatter ;  
 Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,  
 Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

## J U N I E.

Je ne vous nierai point, Seigneur, que ses soupirs  
 M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.  
 Il n'a point détourné ses regards d'une fille,  
 Seul reste du débris d'une illustre famille.  
 Peut-être il se souvient qu'en un tems plus heureux,  
 Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.  
 Il m'aime, il obéit à l'Empereur son père,  
 Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère ;  
 Vos desirs sont toujours si conformes aux siens. . .

## N É R O N.

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.  
 Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine.  
 Ce n'est point par leur choix que je me détermine.  
 C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous ;  
 Et je veux, de ma main, vous choisir un époux.

## J U N I E.

Ah ! Seigneur, songés-vous que toute autre alliance  
 Fera honte aux Césars auteurs de ma naissance ?

N É R O N.

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens,  
 Peut, sans honte, assembler vos ayeux et les siens;  
 Vous pouvés, sans rougir, consentir à sa flamme.

J U N I E.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux?

N É R O N.

Moi, Madame.

J U N I E.

Vous?

N É R O N.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,  
 Si j'en favois quelqu'autre au-dessus de Néron.

Où, pour vous faire un choix où vous puissés  
 soufcire,

J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.  
 Plus j'ai cherché, Madame, et plus je cherche encor  
 En quelles mains je dois confier ce trésor;  
 Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,  
 En doit être lui seul l'heureux dépositaire;  
 Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains  
 A qui Rome a commis l'empire des humains.  
 Vous-même, consultés vos premières années,  
 Claudius à son fils les avoit destinées,  
 Mais c'étoit en un tems, où de l'empire entier,  
 Il croyoit, quelque jour, le nommer l'héritier.  
 Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire  
 C'est à vous de passer du côté de l'empire.  
 En vain de ce présent ils m'auroient honoré,  
 Si votre cœur devoit en être séparé;  
 Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;  
 Si, tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,

P 2

Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,  
 Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.  
 Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage;  
 Rome, aussi-bien que moi, vous donne son suffrage,  
 Répudie Octavie, et me fait dénouer  
 Un hymen que le Ciel ne veut point avouer.  
 Songés-y donc, Madame, et pasés en vous-même  
 Ce choix digne des foins d'un Prince qui vous aime;  
 Digne de vos beaux yeux trop long-tems captivés,  
 Digne de l'Univers à qui vous vous devés.

## J U N I E.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.  
 Je me vois, dans le cours d'une même journée,  
 Comme une criminelle amenée en ces lieux;  
 Et lorsqu'avec frayeur je parois à vos yeux,  
 Que sur mon innocence à peine je me fie,  
 Vous m'offrés, tout d'un coup, la place d'Octavie.  
 J'ose dire pourtant que je n'ai mérité  
 Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.  
 Et pouvés-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille,  
 Qui vit, presque en naissant, éteindre sa famille;  
 Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,  
 S'est fait une vertu conforme à son malheur,  
 Passe subitement de cette nuit profonde  
 Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde;  
 Dont je n'ai pû de loin soutenir la clarté,  
 Et dont une autre, enfin, remplit la majesté?

## N É R O N.

Je vous ai déjà dit que je la répudie:  
 Ayés moins de frayeur, ou moins de modestie,  
 N'accusés point ici mon choix d'aveuglement;  
 Je vous réponds de vous, consentés seulement.

Du sang dont vous fortés rappelés la mémoire,  
Et ne préférés point à la solide gloire  
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,  
La gloire d'un refus sujet au repentir.

J U N I E.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée;  
Je ne me flatte point d'une gloire insensée:  
Je fais de vos présens mesurer la grandeur.  
Mais plus ce rang sur moi répandroit de splendeur,  
Plus il me feroit honte, et mettroit en lumière  
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

N É R O N.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,  
Madame, et l'amitié ne peut aller plus loin.  
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère:  
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère,  
Et pour Britannicus. . .

J U N I E.

Il a sû me toucher,

Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher.  
Cette sincérité, sans doute, est peu discrète;  
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'inter-  
prète.

Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,  
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.  
J'aime Britannicus; je lui fus destinée  
Quand l'empire devoit suivre son hyménée.  
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,  
Ses honneurs abolis, son palais déserté,  
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,  
Sont autant de liens qui retiennent Junie.  
Tout ce que vous voyés conspire à vos déurs;

Q 3



Ma bouche mille fois lui jura le contraire.  
 Quand même jusques-là je pourrois me trahir,  
 Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

N É R O N.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame,  
 Renfermés votre amour dans le fond de votre ame;  
 Vous n'aurez point pour moi de langages secrets:  
 J'entendrai des regards que vous croirés muets;  
 Et la perte sera l'infaillible salaire  
 D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

J U N I E.

Hélas! si j'ose encor former quelques souhaits,  
 Seigneur, permettés-moi de ne le voir jamais.

S C È N E IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

N A R C I S S E.

Britannicus, Seigneur, demande la Princesse:  
 Il approche.

N É R O N.

Qu'il vienne.

J U N I E.

Ah, Seigneur!

N É R O N.

Je vous laisse,

Sa fortune dépend de vous plus que de moi.  
 Madame, en le voyant, songés que je vous voi.

## SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah, cher Narcisse, cours au-devant de ton maître;  
Dis-lui. . . Je suis perdue, et je le vois paroître.

## SCÈNE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?  
Quoi, je puis donc jouir d'un entretien si doux !  
Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous dévore ?  
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore !  
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,  
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les  
jours ?

Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence,  
N'ont point de ces cruels défarmé l'insolence ?  
Que faisoit votre amant ? Quel démon envieux  
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?  
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,  
M'avés-vous, en secret, adressé quelque plainte ?  
Ma Princesse, avés-vous daigné me souhaiter ?  
Songiés-vous aux douleurs que vous m'alliés coûter ?  
Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !  
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?

Parlés. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,  
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.  
Ménageons les momens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance :  
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux,  
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux,

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes vous si craintive ?  
Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive ?  
Qu'est devenu ce cœur, qui me juroit toujours  
De faire à Néron même envier nos amours ?  
Mais bannissés, Madame, une inutile crainte,  
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;  
Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;  
La mère de Néron se déclare pour nous.  
Rome, de sa conduite elle-même offensée, . . .

JUNIE.

Ah, Seigneur, vous parlés contre votre pensée !  
Vous-même vous m'avez avoué mille fois,  
Que Rome le louoit d'une commune voix ;  
Toujours à sa vertu vous rendiés quelque hommage.  
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer.  
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.  
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable ;  
A peine je dérobe un moment favorable ;  
Et ce moment si cher, Madame, est consumé  
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !  
Qui vous rend à vous-même en un jour si contraire ?

Quoi! même vos regards ont appris à se taire?  
 Que vois-je? Vous craignés de rencontrer mes  
 yeux?  
 Néron vous plairoit-il? Vous serois-je odieux?  
 Ah, si je le croyois!... Au nom des Dieux, Madame,  
 Éclaircissés le trouble où vous jettés mon ame.  
 Parlés. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirés-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?

SCÈNE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

Madame, ..

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.  
 Vous êtes obéi. Laissés couler, du moins,  
 Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien! de leur amour tu vois la violence,  
 Narcisse; elle a paru jusques dans son silence:  
 Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;

Mais je mettrai ma joie à le désespérer.  
Je me fais de sa peine une image charmante;  
Et je l'ai vû douter du cœur de son amante.  
Je la fuis. Mon rival t'attend pour éclater.  
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter.  
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,  
Fais -lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,  
Narcisse; voudrois-tu résister à sa voix?  
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;  
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

*Fin du second Acte.*

## A C T E III.

## S C È N E P R E M I È R E.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Pallas obéira, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil

Ma mère a-t-elle vû confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutés point, Seigneur, que ce coup ne la frappe;  
 Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.  
 Ses transports, dès long-tems, commencent d'éclater;  
 A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

NÉRON.

Quoi! de quelque dessein la croyés-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.  
 Rome et tous vos soldats révèrent ses ayeux;  
 Germanicus, son père, est présent à leurs yeux.  
 Elle fait son pouvoir; vous savés son courage:  
 Et ce qui me la fait redouter d'avantage,  
 C'est que vous appuyés vous-même son courroux,  
 Et que vous lui donnés des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

BURR-

B U R R H U S.

Cet amour, Seigneur, qui vous possède...

N É R O N.

Je vous entends, Burrhus, le mal est sans remède.  
 Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en dirés;  
 Il faut que j'aime enfin.

B U R R H U S.

Vous vous le figurés,  
 Seigneur, et, satisfait de quelque résistance,  
 Vous redoutés un mal foible dans sa naissance,  
 Mais si dans son devoir votre cœur affermi  
 Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi;  
 Si de vos premiers ans vous consultiés la gloire;  
 Si vous daigniés, Seigneur, rappeler la mémoire  
 Des vertus d'Octavie, indigne de ce prix,  
 Et de son chaste amour, vainqueur de vos mépris;  
 Sur-tout, si, de Junie évitant la présence,  
 Vous condamniés vos yeux à quelques jours d'ab-  
 sence;

Croyés-moi, quelque amour qui semble vous charmer,  
 On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

N É R O N.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque, dans les allarmes,  
 Il faudra soutenir la gloire de nos armes;  
 Ou, lorsque plus tranquille assis dans le sénat,  
 Il faudra décider du destin de l'état,  
 Je m'en reposerai sur votre expérience.  
 Mais, croyés-moi, l'amour est une autre science,  
 Burrhus; et je ferois quelque difficulté  
 D'abaisser jusques-là votre sévérité.  
 Adieu. Je souffre trop éloigné de Junie.

Tome II.

R

## S C È N E II.

BURRHUS *seul.*

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie.  
 Cette férocité que tu croyois fléchir,  
 De tes foibles liens est prête à s'affranchir.  
 En quels excès peut-êtré elle va se répandre!  
 O Dieux! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?  
 Sénèque, dont les soins me devroient soulager,  
 Occupé loin de Rome, ignore ce danger.  
 Mais quoi! Si, d'Agrippine excitant la tendresse,  
 Je pouvois... La voici; mon bonheur me l'adresse.

## S C È N E III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

A G R I P P I N E.

Hé bien, je me trompois, Burthus, dans mes  
 soupçons!

Et vous vous signalés par d'illustres leçons.  
 On exile Pallas, dont le crime, peut-êtré,  
 Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.  
 Vous le savés trop bien. Jamais, sans ses avis,  
 Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon fils.  
 Que dis-je? A son épouse on donne une rivale;  
 On affranchit Néron de la foi conjugale.  
 Digne emploi d'un ministre, ennemi des flatteurs,  
 Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,

De les flatter lui-même, et nourrir dans son ame  
Le mépris de sa mère, et l'oubli de sa femme!

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.  
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.  
N'imputés qu'à Pallas un exil nécessaire,  
Son orgueil, dès long-tems, exigeoit ce salaire;  
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret  
Ce que toute la cour demandoit en secret.  
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource;  
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source:  
Mais calmés vos transports. Par un chemin plus doux,  
Vous lui pourrés plutôt ramener son époux.  
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.  
Je vois que mon silence irrite vos dédains;  
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.  
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine;  
Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.  
Le fils de Claudius commence à ressentir  
Des crimes, dont je n'ai que le seul repentir.  
J'irai, n'en doutés point, le montrer à l'armée;  
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée;  
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.  
On verra d'un côté le fils d'un Empereur,  
Redemandant la foi jurée à sa famille,  
Et de Germanicus on entendra la fille;  
De l'autre, l'on verra le fils d'Enobarbus,  
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,  
Qui tous deux, de l'exil rappelés par moi même,  
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

R 2

De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;  
 On fera les chemins par où je l'ai conduit.  
 Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,  
 J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses.  
 Je confesserai tout, exils, assassinats,  
 Poison même. . .

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas,  
 Ils sauront récuser l'injuste stratagème  
 D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.  
 Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,  
 Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,  
 Je ne me repens point de ce zèle sincère:  
 Madame, c'est un fils qui succède à son père.  
 En adoptant Néron, Claudius, par son choix,  
 De son fils et du vôtre a confondu les droits.  
 Rome l'a pû choisir. Ainsi, sans être injuste,  
 Elle choisit Tibère adopté par Auguste;  
 Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,  
 Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.  
 Sur tant de fondemens sa puissance établie,  
 Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie;  
 Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté  
 Vous en fera bientôt perdre la volonté.  
 J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage,

## S C È N E IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,  
Madame! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE.

Ah, lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer!

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux cachés votre colère.  
Quoi! pour les intérêts de la sœur ou du frère,  
Faut-il sacrifier le repos de vos jours?  
Contraindés-vous César jusques dans ses amours?

AGRIPPINE.

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,  
Albine! C'est à moi qu'on donne une rivale.  
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,  
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien,  
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,  
Inutile à la cour, en étoit ignorée.

Les graces, les honneurs par moi seule versés,  
M'attiroient des mortels les vœux intéressés.  
Une autre de César a surpris la tendresse;  
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse.  
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,  
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards,  
Que dis-je? L'on m'évite, et déjà délaissée.  
Ah, je ne puis, Albine, en souffrir la pensée!  
Quand je devois du Ciel hâter l'arrêt fatal,  
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival,

R 3

## SCÈNE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE,  
ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,  
Madame, nos malheurs trouvent des cœurs sensibles;  
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,  
Tandis que nous perdions le tems en vains regrets,  
Animés du courroux qu'anime l'injustice,  
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.  
Néron n'est pas encor tranquille possesseur  
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.  
Si vous êtes toujours sensible à son injure,  
On peut dans son devoir ramener le parjure,  
La moitié du sénat s'intéresse pour nous;  
Silla, Pison, Plautus. . .

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?

Silla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse;  
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,  
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.  
Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce;  
D'aucun ami pour moi ne redoutés l'audace:  
Il ne m'en reste plus; et vos soins trop prudents,  
Les ont tous écartés ou séduit dès long-tems.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnés moins de créance;

Votre salut dépend de notre intelligence.  
 J'ai promis; il suffit. Malgré vos ennemis,  
 Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.  
 Le coupable Néron fuit en vain ma colère.  
 Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.  
 J'essairai tour-à-tour la force et la douceur;  
 Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,  
 J'irai semer par-tout ma crainte et ses allarmes,  
 Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.  
 Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.  
 Vous, si vous m'en croyés, évitès ses regards.

## S C E N E VI.

## BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu pas flatté d'une fausse espérance?  
 Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,  
 Narcisse?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux  
 Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.  
 Sortons. Qu'attendés-vous?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse?

Hélas!

NARCISSE.

Expliqués-vous.

BRITANNICUS.

Si, par ton artifice,  
 Je pouvois revoir. . .

NARCISSE.  
Qui?

BRITANNICUS.  
J'en rougis. Mais, enfin,  
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.  
Après tous mes discours vous la croyés fidelle?

BRITANNICUS  
Non, je la crois, Narcisse, ingrata, criminelle,  
Digne de mon courroux. Mais je sens, malgré moi,  
Que je ne le crois pas autant que je le doi,  
Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre,  
Lui prête des raisons. P'excuse, l'idolâtre.  
Je voudrois vaincre enfin mon incredulité.  
Je la voudrois haïr avec tranquillité.  
Et qui croira qu'un cœur, si grand en apparence,  
D'une infidelle cour ennemi dès l'enfance,  
Renonce à tant de gloire, et dès le premier jour,  
Trame une perfidie inouïe à la cour?

NARCISSE.  
Et qui fait si l'ingrate, en sa longue retraite,  
N'a point de l'Empereur médité la défaite?  
Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher,  
Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher;  
Pour exciter Néron par la gloire pénible  
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.  
Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.  
Seigneur, en ce moment,  
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narcisse, allons! Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE à part.

Ah, Dieux! A l'Empereur portons cette nouvelle.

## SCÈNE VII.

JUNIE, BRITANNICUS.

JUNIE.

Retirés-vous, Seigneur, et fuyés un-courroux  
 Que ma persévérance allume contre vous.  
 Néron est irrité. Je me suis échappée,  
 Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée,  
 Adieu. Réservez-vous, sans blesser mon amour,  
 Au plaisir de me voir justifier un jour.  
 Votre image, sans cesse, est présente à mon ame.  
 Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, Madame.  
 Vous voulés que ma fuite assure vos désirs;  
 Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.  
 Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète  
 Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.  
 Hé bien, il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer,  
 Ah, vous deviés, du moins, plus long-tems disputer!  
 Je ne murmure point qu'une amitié commune

Se range du parti que flatte la fortune;  
 Que l'éclat d'un Empire ait pu vous éblouir,  
 Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir.  
 Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,  
 Vous m'en ayés paru si long - tems détrompée;  
 Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré  
 Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.  
 J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice.  
 De mes persécuteurs j'ai vu le Ciel complice.  
 Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux,  
 Madame. Il me restoit d'être oublié de vous.

J U N I E.

Dans un tems plus heureux, ma juste impatience  
 Vous feroit repentir de votre défiance.  
 Mais Néron vous menace. En ce pressant danger,  
 Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.  
 Allés, rassurés - vous, et cessés de vous plaindre;  
 Néron nous écoutoit, et m'ordonnoit de feindre.

B R I T A N N I C U S.

Quoi! le cruel. . .

J U N I E.

Témoin de tout notre entretien,  
 D'un visage sévère examinait le mien,  
 Prêt à faire sur vous éclater la vengeance  
 D'un geste confident de notre intelligence.

B R I T A N N I C U S.

Néron nous écoutait, Madame? Mais, hélas!  
 Vos yeux auroient pu feindre, et ne m'abuser pas.  
 Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.  
 L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?  
 De quel trouble un regard pouvoit me préserver?  
 Il falloit. . .

## J U N I E.

Il falloit me taire, et vous sauver.

Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,  
 Mon cœur de son désordre alloit - il vous instruire!  
 De combien de soupirs interrompant le cours,  
 Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours!  
 Quel tourment de se taire, en voyant ce qu'on aime!  
 De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,  
 Lorsque par un regard on peut le consoler!  
 Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!  
 Ah, dans ce souvenir, inquiète, troublée,  
 Je ne me sentoïis pas assez dissimulée.  
 De mon front effrayé je craignois la pâleur.  
 Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.  
 Sans cesse il me sembloit que Néron en colère  
 Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire.  
 Je craignois mon amour vainement renfermé;  
 Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.  
 Hélas! pour son bonheur, Seigneur, et pour le nôtre,  
 Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre!  
 Allés, encore un coup, cachés-vous à ses yeux.  
 Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.  
 De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre.

## B R I T A N N I C U S.

Ah, n'en voilà que trop! C'est trop me faire entendre,  
 Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.  
 Et favés-vous pour moi tout ce que vous quittés?

(*Se jettant aux pieds de Junie.*)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

## J U N I E.

Que faites-vous? Hélas, votre rival s'approche!

## SCÈNE VIII.

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON.

Prince, continués des transports si charmans.  
 Je conçois vos bontés par ses remercimens,  
 Madame, à vos genoux je viens de le surprendre.  
 Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre;  
 Ce lieu le favorise, et je vous y retiens  
 Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie,  
 Partout où sa bonté consent que je la voie;  
 Et l'aspect de ces lieux, où vous la retenés,  
 N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse,  
 Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,  
 Moi pour vous obéir, et vous pour me braver.  
 Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître,  
 Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;  
 J'obéissois alors, et vous obéissés.  
 Si vous n'ayés appris à vous laisser conduire,  
 Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

NÉRON.

NÉRON.

Tout l'Empire à la fois,  
Rome, . .

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits,  
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,  
Les emprisonnemens, le rapt et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux  
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.  
Imités son respect.

BRITANNICUS.

On fait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins, imités son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens

Ne mériteront pas ses applaudissemens.

NÉRON.

Du moins, si je ne fais le secret de lui plaire,

Je fais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi quelque péril qui me puisse accabler,

Sa seule inimitié peut me faire trembler.

*Tome II.* S

N É R O N.

Souhaités-la. C'est tout ce que je vous puis dire.

B R I T A N N I C U S.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

N É R O N.

Elle vous l'a promis, vous lui plairés toujours.

B R I T A N N I C U S.

Je ne fais pas, du moins, épier ses discours.

Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,

Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

N É R O N.

Je vous entends. Hé bien, Gardes.

J U N I E.

Que faites-vous?

C'est votre frère. Hélas, c'est un amant jaloux!

Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie:

Ah, son bonheur peut-il exciter votre envie?

Souffrés que de vos cœurs rapprochant les liens,

Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.

Ma fuite arrêtera vos discordes fatales;

Seigneur, j'irai remplir le nombre des Vestales.

Ne lui disputés plus mes vœux infortunés,

Souffrés que les Dieux seuls en soient importunés.

N É R O N.

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine,

Dans son appartement, Gardes, qu'on la remène.

Gardés Britannicus dans celui de sa sœur.

B R I T A N N I C U S.

C'est ainsi que Néron fait disputer un cœur.

J U N I E.

Prince, sans l'irriter, cédon's à cet orage.

N É R O N.

Gardes, obéissés sans tarder davantage.

## SCÈNE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS,

Que vois-je? O Ciel!

NÉRON *sans voir Burrhus,*

Ainsi leurs feux sont redoublés,

Je reconnois la main qui les a rassemblés.

Agrippine ne s'est présentée à ma vue,

Ne s'est dans ses discours si long-tems étendue,

Que pour faire jouer ce ressort odieux.

Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.

Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,

Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur, sans l'ouïr? Une mère?

NÉRON.

Arrêtés.

J'ignore quel projet, Burrhus, vous médités.

Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire

Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.

Répondés-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,

D'autres me répondront et d'elle, et de Burrhus.

*Fin du troisième Acte.*

---

 ACTE IV.
 

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Qui, Madame, à loisir vous pourrés vous défendre.  
 César lui-même ici consent de vous entendre.  
 Si son ordre au palais vous a fait rettenir,  
 C'est peut-être à dessein de vous entretenir.  
 Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,  
 Ne vous souvenés plus qu'il vous ait offensée.  
 Préparés-vous plutôt à lui tendre les bras.  
 Défendés-vous, Madame, et ne l'accusés pas.  
 Vous voyés, c'est lui seul que la cour envisage.  
 Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,  
 Il est votre Empereur. Vous êtes, comme nous,  
 Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous,  
 Selon qu'il vous menace ou bien qu'il vous careffe,  
 La cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse.  
 C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre  
 appui.

Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

## SCÈNE II.

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE *s'asséyant.*

Approchés-vous, Néron, et prenez votre place;  
 On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.  
 J'ignore de quel crime on a pû me noircir.  
 De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.  
 Vous régnés. Vous savés combien votre naissance  
 Entre l'Empire et vous avoit mis de distance.  
 Les droits de mes ayeux, que Rome a consacré,  
 Étoient même sans moi d'inutiles degrés.  
 Quand de Britannicus la mère condamnée,  
 Laisa de Claudius disputer l'Hyménée,  
 Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,  
 Qui de ses affranchis mandèrent les voix,  
 Je souhaitai son lit, dans la seule pensée  
 De vous laisser au trône où je serois placée.  
 Je fléchis mon orgueil, j'allai trouver Pallas.  
 Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,  
 Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce  
 L'amour où je voulois amener sa tendresse.  
 Mais ce lien du sang, qui nous joignoit tous deux,  
 Écartoit Claudius d'un lit incestueux.  
 Il n'osoit épouser la fille de son frère.  
 Le sénat fut séduit. Une loi moins sévère  
 Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.  
 C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.  
 Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille.  
 Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.

Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,  
Et marqua de son sang ce jour infortuné,  
Ce n'étoit rien encore. Eussies-vous pû prétendre  
Qu'un jour Claude à son fils, dût préférer son gendre ?  
De ce même Pallas j'implorai le secours :  
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,  
Vous appella Néron ; et du pouvoir suprême  
Voulut, avant le tems, vous faire part lui-même.  
C'est alors que chacun rappelant le passé,  
Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;  
Que de Britannicus la disgrâce future  
Des amis de son père excita le murmure.  
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;  
L'exil me délivra des plus séditieux.  
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,  
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,  
Engagé, dès long-tems, à suivre son destin,  
Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.  
Je fis plus. Je choisis moi-même, dans ma suite,  
Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite.  
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,  
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.  
Je fus sourde à la brigüe, et crus la Renommée,  
J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée  
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,  
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.  
De Claude, en même tems épuisant les richesses,  
Ma main, sous votre nom, répandoit ses largeesses.  
Les spectacles, les dons, invincibles appas,  
Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,  
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,  
Favorisoient en vous Germanicus mon père.

Cependant Claudius penchoit vers son déclin.  
 Ses yeux, long-tems fermés, s'ouvrirent à la fin.  
 Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,  
 Il laissa pour son fils échapper quelque plainte;  
 Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis,  
 Ses Gardes, son palais, son lit m'étoient fournis.  
 Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;  
 De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.  
 Mes soins en apparence, épargnant ses douleurs,  
 De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs,  
 Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.  
 J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte.  
 Et tandis que Burrhus alloit secrettement  
 De l'armée en vos mains exiger le serment,  
 Que vous marchiés au camp conduit sous mes  
 auspices,

Dans Rome les autels fumoient de sacrifices:  
 Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,  
 Du Prince déjà mort demandoit la santé.  
 Enfin des Légions l'entière obéissance  
 Ayant de votre Empire affermi la puissance,  
 On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,  
 Apprit en-même tems votre règne et sa mort.  
 C'est le sincère aveu que je voulois vous faire.  
 Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.  
 Du fruit de tant de soins à peine jouissant,  
 En avés-vous six mois paru reconnoissant,  
 Que, lassé d'un respect qui vous gênoit peut-être,  
 Vous avés affecté de ne me plus connoître?  
 J'ai vû Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,  
 De l'infidélité vous tracer des leçons,  
 Ravis d'être vaincus dans leur propre science.

J'ai vû favoriser de votre confiance,  
 Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,  
 Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.  
 Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,  
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures,  
 Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,  
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.  
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;  
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère:  
 Que faites-vous? Junie enlevée à la cour,  
 Devient, en une nuit, l'objet de votre amour.  
 Je vois de votre cœur Octavie effacée,  
 Prête à sortir du lit où je l'avois placée.  
 Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;  
 Vous attendés enfin jusqu'à ma liberté.  
 Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.  
 Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,  
 Vous deviés ne me voir que pour les expier,  
 C'est vous qui m'ordonnés de me justifier.

## N É R O N.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire.  
 Et sans vous fatiguer du soin de le redire,  
 Votre bonté, Madame, avec tranquillité,  
 Pouvoit se reposer sur ma fidélité.  
 Aussi-bien, ces soupçons ces plaintes assidues,  
 Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues,  
 Que jadis (j'ose ici vous le dire entre nous)  
 Vous n'aviés, sous mon nom, travaillé que pour vous.  
*Tant d'honneurs, disoient ils, et tant de déférences,*  
*Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompenses?*  
*Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?*  
*Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?*

*N'est-il de son pouvoir que le dépositaire?*  
 Non que, si jusques-là j'avois pû vous complaire,  
 Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder  
 Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander.  
 Mais Rome veut un Maître, et non une Maîtresse.  
 Vous entendîés les bruits qu'excitoit ma foiblesse.  
 Le sénat, chaque jour, et le peuple irrités,  
 De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,  
 Publioient qu'en mourant, Claude avec sa puissance  
 M'avoit encor laissé sa simple obéissance.  
 Vous avés vû cent fois nos soldats en courroux,  
 Porter, en murmurant, leurs aigles devant vous;  
 Honteux de rabaisser, par cet indigne usage,  
 Les Héros dont encore elles portent l'image.  
 Toute autre se feroit rendue à leurs discours;  
 Mais, si vous ne régnés, vous vous plaignés toujours.  
 Avec Britannicus contre moi réunie,  
 Vous le fortifiés du parti de Junie,  
 Et la main de Pallas trame tous ces complots.  
 Et lorsque, malgré moi, j'assûre mon repos,  
 On vous voit de colère et de haine animée.  
 Vous voulés présenter mon rival à l'armée.  
 D'jà jusques au camp le bruit en a couru.

## A G R I P P I N E.

Moi, le faire Empereur! Ingrat, l'avés-vous cru?  
 Quel feroit mon dessein? Qu'aurois-je pû prétendre?  
 Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrois-je  
 attendre?

Ah, si sous votre empire on ne m'épargne pas;  
 Si mes accusateurs observent tous mes pas;  
 Si de leur Empereur ils poursuivent la mère,  
 Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère?

Ils me reprocheroient, non des cris impuissans,  
 Des desseins étouffés aussitôt que naissans;  
 Mais des crimes pour vous commis à votre vue,  
 Et dont je ne ferois que trop tôt convaincue.  
 Vous ne me trompés point, je vois tous vos détours:  
 Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.  
 Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses  
 N'ont arraché de vous que de feintes caresses.  
 Rien ne vous a pû vaincre, et votre dureté  
 Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.  
 Que je suis malheureuse! Et par quelle infortune  
 Faut-il que tous mes soins me rendent importune?  
 Je n'ai qu'un fils. O Ciel! qui m'entends aujourd'hui,  
 T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?  
 Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.  
 J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vue  
 Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés.  
 J'ai fait ce que j'ai pû. Vous régnés, c'est allés.  
 Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,  
 Si vous le souhaitez, prenés encor ma vie.  
 Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité,  
 Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

N É R O N.

Hé bien donc, prononcés. Que voulés-vous qu'on  
 fasse!

A G R I P P I N E.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace;  
 Que de Britannicus on calme le courroux;  
 Que Junie, à son choix, puisse prendre un époux.  
 Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;  
 Que vous me permettiés de vous voir à toute heure;  
 (*Appercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,  
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

N É R O N.

Oui, Madame, je veux que ma reconnoissance  
Déformais dans les cœurs grave votre puissance;  
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,  
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.  
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;  
Avec Britannicus je me réconcilie.  
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,  
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerés.  
Allés donc, et portés cette joie à mon frère.  
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

---

S C È N E III.

N É R O N , B U R R H U S .

B U R R H U S .

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassemens  
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmans!  
Vous savés si jamais ma voix lui fut contraire;  
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,  
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

N É R O N .

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,  
Burrhus; je vous ai cru tous deux d'intelligence.  
Mais son inimitié vous rend ma confiance.  
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.  
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS,  
 Quoi, Seigneur!

NÉRON.

C'en est trop. Il faut que sa ruine  
 Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.  
 Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.  
 Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;  
 Et je ne prétends pas que sa coupable audace  
 Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous diés, cet horrible dessein  
 Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burhus!

BURRHUS,

De votre bouche, ô Ciel, puis-je l'apprendre?  
 Vous-même, sans frémir, avés-vous pû l'entendre?  
 Songés vous dans quel sang vous allés vous baigner?  
 Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?  
 Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,  
 J'aurai devant les yeux je ne fais quel amour,  
 Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour!

Soumis

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,  
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits,  
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?  
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.  
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.  
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.  
Vous n'avez qu'à marcher de vertu en vertu.  
Mais si de vos flatteurs vous suivés la maxime,  
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime;  
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,  
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.  
Britannicus mourant excitera le zèle  
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.  
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,  
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.  
Vous allumés un feu qui ne pourra s'éteindre.  
Craint de tout l'Univers, il vous faudra tout craindre;  
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,  
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.  
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience  
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?  
Songés-vous au bonheur qui les a signalés?  
Dans quel repos, ô Ciel, les avés-vous coulés?  
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:  
*Par-tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.*  
*On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer;*  
*Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point*

*nommer;*

*Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;*  
*Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage!*  
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!  
Le sang le plus abject vous étoit précieux.  
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable  
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable:  
Vous résistés, Seigneur, à leur sévérité;  
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;  
Et, plaignant les malheurs attachés à l'Empire,  
*Je voudrois, diésis-vous, ne savoir pas écrire.*

Tome II.

T

Non, ou vous me croirés, ou bien de ce malheur  
 Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.  
 On ne me verra point survivre à votre gloire,  
 Si vous allés commettre une action si noire.

(*Se jettant aux pieds de Néron.*)

Me voilà prêt, Seigneur. Avant que de partir,  
 Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.  
 Appelés les cruels qui vous l'ont inspirée;  
 Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.  
 Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur;  
 Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.  
 Ne perdés point de tems, nommés-moi les perfides  
 Qui vous osent donner ces conseils parricides.  
 Appelés votre frère, oubliés dans ses bras. . .

N É R O N.

Ah, que demandés-vous?

B U R R H U S.

Non, il ne vous hait pas,  
 Seigneur, on le trahit, je fais son innocence;  
 Je vous répons pour lui de son obéissance.  
 J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

N É R O N.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

#### S C È N E IV.

N É R O N , N A R C I S S E .

N A R C I S S E .

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste;  
 Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste  
 A redoublé pour moi ses soins officieux;  
 Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;  
 Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,  
 Que le nouveau poison que sa main me confie.

N É R O N.

Narcisse, c'est assés, je reconnois ce soin,  
 Et ne souhaite pas que vous alliés plus loïn.

NARCISSE.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affoiblie  
Me défend, . .

NÉRON.

Oui, Narcisse, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,  
Seigneur. Mais il s'est vû tantôt emprisonner.  
Cette offense en son cœur fera long-tems nouvelle.  
Il n'est point de secrets que le tems ne révele.  
Il saura que ma main lui devoit présenter  
Un poison que votre ordre avoit fait apprêter.  
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !  
Mais peut-être il fera ce que vous n'osés faire.

NÉRON.

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?  
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit,  
Narcisse,

Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis.  
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc ? Qu'a-t-elle fait ? Et que voulés-vous dire ?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée affés publiquement.

NÉRON.

De quoi ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment ;  
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,  
On verroit succéder un silence modeste ;  
Que vous-même à la paix souscritiés le premier :  
Heureux, que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?

T 2

Je n'ai que trop de pente à punir son audace ;  
 Et, si je m'en croyois, ce triomphe indiscret  
 Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.  
 Mais de tout l'Univers quel fera le langage ?  
 Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage ?  
 Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,  
 Me laisse, pour tous noms, celui d'empoisonneur !  
 Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

## N A R C I S S E.

Et prenés-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?  
 Avés-vous prétendu qu'ils se taisoient toujours ?  
 Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?  
 De vos propres desirs perdés vous la mémoire ?  
 Et ferés-vous le seul que vous n'osérés croire ?  
 Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus,  
 Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.  
 Tant de précaution affoiblit votre règne ;  
 Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.  
 Au joug, depuis long-tems, ils se sont façonnés ;  
 Ils adorent la main qui les tient enchaînés.  
 Vous les verrés toujours ardents à vous complaire.  
 Leur prompte servitude a fatigué Tibère.  
 Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,  
 Que je reçus de Claude avec la liberté,  
 J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,  
 Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.  
 D'un empoisonnement vous craignés la noirceur :  
 Faites périr le frère, abandonnés la sœur ;  
 Rome, sur les autels prodiguant les viétimes,  
 Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.  
 Vous verrés mettre au rang des jours infortunés,  
 Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

## N É R O N.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.  
 J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.  
 Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,  
 Donner à sa vertu des armes contre moi.  
 J'oppose à ses raisons un courage inutile ;  
 Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

## NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit;  
 Son adroite vertu ménage son credit;  
 Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.  
 Ils verroient, par ce coup, leur puissance abaissée;  
 Vous seriez libre alors, Seigneur; et, devant vous,  
 Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.  
 Quoi donc! Ignorés-vous tout ce qu'ils osent dire?  
*Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'Empire,*  
*Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:*  
*Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.*  
 Pour toute ambition, pour vertu singulière,  
 Il excelle à conduire un char dans la carrière;  
 A disputer des prix indignes de ses mains;  
 A se donner lui-même en spectacle aux Romains;  
 A venir prodiguer sa voix sur un théâtre;  
 A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;  
 Tandis que des soldats, de momens en momens,  
 Vont arracher pour lui des applaudissemens.  
 Ah, ne voulés-vous pas les forcer à se taire?

## NÉRON.

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

*Fin du quatrième Acte.*

---

---

 A C T E V.
 

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, Madame, Néron, qui l'auroit pu penser ?  
 Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.  
 Il y fait de sa cour inviter la jeunesse.  
 Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse,  
 Confirment à leurs yeux la foi de nos sermens,  
 Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.  
 Il éteint cet amour, source de tant de haine ;  
 Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.  
 Pour moi, quoique banni du rang de mes ayeux,  
 Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux ;  
 Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,  
 Il semble me céder la gloire de vous plaire ;  
 Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,  
 Et lui laisse le reste avec moins de regret.  
 Quoi, je ne serai plus séparé de vos charmes !  
 Quoi, même en ce moment, je puis voir sans allarmes  
 Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,  
 Qui m'ont sacrifié l'empire et l'Empereur ?  
 Ah, Madame ! Mais quoi ? Quelle nouvelle crainte  
 Tient, parmi mes transports, votre joie en contrainte ?  
 D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes  
 yeux,  
 Avec de longs regards se tournent vers les Cieux ?  
 Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même ;

Mais je crains.

**BRITANNICUS.**

Vous m'aimés ?

**JUNIE.**

Hélas, si je vous aime!

**BRITANNICUS.**

Néron ne trouble plus notre félicité.

**JUNIE.**

Mais me répondés-vous de sa sincérité ?

**BRITANNICUS.**

Quoi! vous le soupçonnés d'une haine couverte ?

**JUNIE.**

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte;

Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement

Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

**BRITANNICUS.**

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine:

Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.

Graces aux préventions de son esprit jaloux,

Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paroître.

Je m'en fie à Burrhus, j'en crois même son Maître.

Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,

Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

**JUNIE.**

Seigneur, ne jugés pas de son cœur par le vôtre.

Sur des pas différens vous marchés l'un et l'autre.

Je ne connois Néron et la cour que d'un jour:

Mais, si j'ose le dire, hélas! dans cette cour,

Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!

Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!

Avec combien de joie on y trahit sa foi!

Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

**BRITANNICUS.**

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,

Si vous craignés Néron, lui-même est-il sans crainte ?

Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,

Soulever contre lui le peuple et le sénat.

Que dis-je ? Il reconnoît sa dernière injustice;

Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.

Ah, s'il vous avoit dit, ma Princesse, à quel point!...

J U N I E.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point?

B R I T A N N I C U S.

Et pourquoi voulés-vous que mon cœur s'en défie?

J U N I E.

Et que fais-je! Il y va, Seigneur, de votre vie.  
 Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.  
 Je crains Néron. Je crains le malheur qui me suit.  
 D'un noir pressentiment, malgré moi prévenue,  
 Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.  
 Hélas! si cette paix, dont vous vous repaissés,  
 Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés;  
 Si Néron, irrité de notre intelligence,  
 Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance;  
 S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois;  
 Et si je vous parlois pour la dernière fois!  
 Ah, Prince!

B R I T A N N I C U S.

Vous pleurés! Ah, ma chère Princesse!  
 Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse?  
 Quoi, Madame, en un jour, où, plein de sa grandeur,  
 Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur;  
 Dans des lieux où chacun me fuit et le révère;  
 Aux pompes de sa cour préférer ma misère!  
 Quoi, dans ce même jour, et dans ces mêmes lieux,  
 Refuser un Empire, et pleurer à mes yeux!  
 Mais, Madame, arrêtés ces précieuses larmes;  
 Mon retour va bientôt dissiper vos allarmes.  
 Je me rendrois suspect par un plus long séjour.  
 Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,  
 Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,  
 Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.  
 Adieu,

J U N I E.

Prince. . .

B R I T A N N I C U S.

On m'attend, Madame; il faut partir.

J U N I E.

Mais, du moins, attendés qu'on vous vienne avertir.

## SCÈNE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardés-vous? Partés en diligence:  
Néron impatient se plaint de votre absence.  
La joie et le plaisir de tous les conviés  
Attend, pour éclater, que vous vous embrassés.  
Ne faites point languir une si juste envie,  
Allés. Et nous, Madame, allons chés Octavie.

BRITANNICUS.

Allés, belle Junie; et, d'un esprit content,  
Hâtes-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.  
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,  
Madame, et de vos soins j'irai vous rendre graces.

## SCÈNE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux,  
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.  
Puis-je favoir quel trouble a formé ce nuage?  
Doutés-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,  
Ai-je pû rassurer mes esprits agités?  
Hélas, à peine encor je conçois ce miracle!  
Quand même à vos bontés je craindrois quelque  
obstacle,

Le changement, Madame, est commun à la cour,  
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

Tome II.

V

## A G R I P P I N E.

Il suffit; j'ai parlé, tout a changé de face.  
 Mes soins à vós soupçons ne laissent point de place.  
 Je répons d'une paix jurée entre mes mains;  
 Néron m'en a donné des gages trop certains.  
 Ah, si vous aviés vû par combien de caresses  
 Il m'a renouvelé la foi de ses promesses!  
 Par quels embrassemens il vient de m'arrêter!  
 Ses bras, dans nos adieux, ne pouvoient me quitter;  
 Sa facile bonté, sur son front répandue,  
 Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue;  
 Il s'épanchoit en fils qui vient, en liberté,  
 Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.  
 Mais bientôt reprenant un visage sévère,  
 Tel que d'un Empereur qui consulte sa mère,  
 Sa confiance auguste a mis entre mes mains  
 Des secrets d'où dépend le destin des humains.  
 Non, il le faut ici confesser à sa gloire,  
 Son cœur n'enferme point une malice noire;  
 Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,  
 Abusoient contre nous de sa facilité.  
 Mais enfin, à son tour, leur puissance décline;  
 Rome encore une fois, va connoître Agrippine.  
 Déjà de ma faveur on adore le bruit.  
 Cependant, en ces lieux n'attendons pas la nuit.  
 Passons chés Octavie, et donnons-lui le reste  
 D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.  
 Mais qu'est-ce que j'entends? Quel tumulte confus?  
 Que peut-on faire?

## J U N I E.

O Ciel, sauvés Britannicus!

## SCÈNE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burhus, où courés-vous? Arrêtés. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah, mon Prince!

AGRIPPINE.

Il expire!

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,

Madame.

JUNIE.

Pardonnés, Madame, à ce transport,  
Je vais le secourir si je puis, ou le fuivre.

## SCÈNE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,  
Madame; il faut quitter la cour et l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi, du sang de son frère il n'a point eu d'horreur?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.  
A peine l'Empereur a vu venir son frère,  
Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain  
César prend le premier une coupe à la main.

V 2

*Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,  
Ma main de cette coupe épanche les prémices,  
Dit-il; Dieux! que j'appelle à cette effusion,  
Venés favoriser notre réunion.*

Par les mêmes sermens Britannicus se lie.

La coupe, dans ses mains, par Narcisse est remplie;

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,

Le fer ne produit point de si puissans efforts,

Madame, la lumière à ses yeux est ravie,

Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.

Jugés combien ce coup frappe tous les esprits;

La moitié s'épouvante, et fort avec des cris.

Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage,

Sur les yeux de César composent leur visage.

Cependant sur son lit il demeure panché;

D'aucun étonnement il ne paroît touché.

*Ce mal dont vous craignés, dit-il, la violence,*

*A souvent, sans péril, attaqué son enfance.*

Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,

Et sa perfide joie éclate malgré lui.

Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse,

D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;

Et j'allois, accablé de cet assassinat,

Pleurer Britannicus, César et tout l'Etat.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

## SCÈNE VI.

AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS,  
NARCISSE.

NÉRON voyant Agrippine.

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtés, Néron. J'ai deux mots à vous dire.

Britannicus est mort; je reconnois les coups:  
Je connois l'assassin.

N É R O N.

Et qui, Madame?

A G R I P P I N E.

Vous.

N É R O N.

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable,  
Il n'est point de malheur dont je ne sois comptable.  
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,  
Ma main de Claude même aura tranché les jours.  
Son fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre;  
Mais des coups du Destin je ne puis pas répondre.

A G R I P P I N E.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné,  
Narcisse a fait le coup; vous l'avez ordonné.

N É R O N.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage?

N A R C I S S E.

Hé, Seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?  
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets,  
Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.  
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie:  
De vos propres bontés il vous auroit punie.  
Il vous trompoit vous-même, et son cœur offensé  
Préendoit, tôt ou tard, rappeler le passé.  
Soit donc que, malgré vous, le sort vous ait servie;  
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,  
Sur ma fidélité César s'en soit remis,  
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.  
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres;  
Mais vous. . .

A G R I P P I N E.

Poursuis, Néron: avec de tels Ministres,  
Par des faits glorieux tu vas te signaler.  
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.  
Ta main a commencé par le sang de ton frère;  
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère,  
Dans le fond de ton cœur, je fais que tu me hais,  
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.

Mais je veux que ma mort te soit même inutile ;  
 Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.  
 Rome, ce ciel, ce jour, que tu reçus de moi,  
 Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi.  
 Tes remords te suivront comme autant de furies ;  
 Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.  
 Ta fureur, s'irritant foi-même dans son cours,  
 D'un fang toujours nouveau marquera tous tes jours.  
 Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,  
 Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;  
 Qu'après t'être couvert de leur fang et du mien,  
 Tu te verras forcé de répandre le tien ;  
 Et ton nom paroîtra dans la race future,  
 Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.  
 Voilà ce que mon cœur se préface de toi.  
 Adieu. Tu peux partir.

N É R O N.

Narcisse, suivés moi.

## S C È N E VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

A G R I P P I N E.

Ah, Ciel, de mes soupçons quelle étoit l'injustice ?  
 Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse.  
 Burrhus, avés-vous vû quels regards furieux  
 Néron, en me quittant, m'a laissé pour adieux ?  
 C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arrête ;  
 Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête :  
 Il vous accablera vous-même à votre tour.

B U R R H U S.

Ah! Madame, pour moi j'ai vécu trop d'un jour.  
 Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,  
 Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !  
 Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,  
 Un gage trop certain des malheurs de l'Etat !

Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;  
 Sa jalousie a pu l'armer contre son frère.  
 Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,  
 Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.  
 Ses yeux indifférens ont déjà la constance  
 D'un tyran, dans le crime endurci dès l'enfance.  
 Qu'il achève, Madame, et qu'il fasse périr  
 Un ministre importun qui ne le peut souffrir.  
 Hélas! loin de vouloir éviter sa colère,  
 La plus soudaine mort me sera la plus chère.

## S C È N E D E R N I È R E.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah, Madame! ah, Seigneur, courés vers l'Empereur!  
 Venés sauver César de sa propre fureur;  
 Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi, Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,  
 Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.  
 Vous savés de ces lieux comme elle s'est ravie.  
 Elle a feint de passer chés la triste Octavie;  
 Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,  
 Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.  
 Des portes du palais elle sort éperdue,  
 D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue:  
 Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,  
 Que de ses bras pressans elle tenoit liés:  
*Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,*  
*Protège, en ce moment, le reste de ta race.*  
*Rome, dans ton palais, vient de voir immoler*  
*Le seul de tes neveux, qui te pût ressembler.*  
*On veut, après sa mort, que je lui sois parjure:*

*Mais, pour lui conserver une foi toujours pure,  
Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels,  
Dont ta vertu t'a fait partager les autels.*

Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,  
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,  
S'attendrit à ses pleurs; et, plaignant son ennui,  
D'une commune voix la prend sous son appui.  
Ils la mènent au temple, où, depuis tant d'années,  
Au culte des autels nos vierges destinées,  
Gardent fidèlement le dépôt précieux

Du feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux.

César les voit partir, sans oser les distraire,  
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire,  
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,  
D'une profane main commence à l'arrêter.

De mille coups mortels son audace est punie;  
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.

César, de tant d'objets en même tems frappé,  
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé,

Il rentre. Chacun fuit son silence farouche:

Le seul nom de Junie échappe de sa bouche,

Il marche sans dessein: ses yeux mal assurés

N'osent lever au ciel leurs regards égarés;

Et l'on craint, si la nuit, jointe à la solitude,

Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude;

Si vous l'abandonnés plus long tems sans secours,

Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours,

Le tems presse. Courés. Il ne faut qu'un caprice.

Il se perdrait, Madame.

A G R I P P I N E.

Il se ferait justice.

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'ou vont ses transports.

Voyons quel changement produiront ses remords;

S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

B U R R H U S.

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes!

F I N.









B 806  
(1/2.)

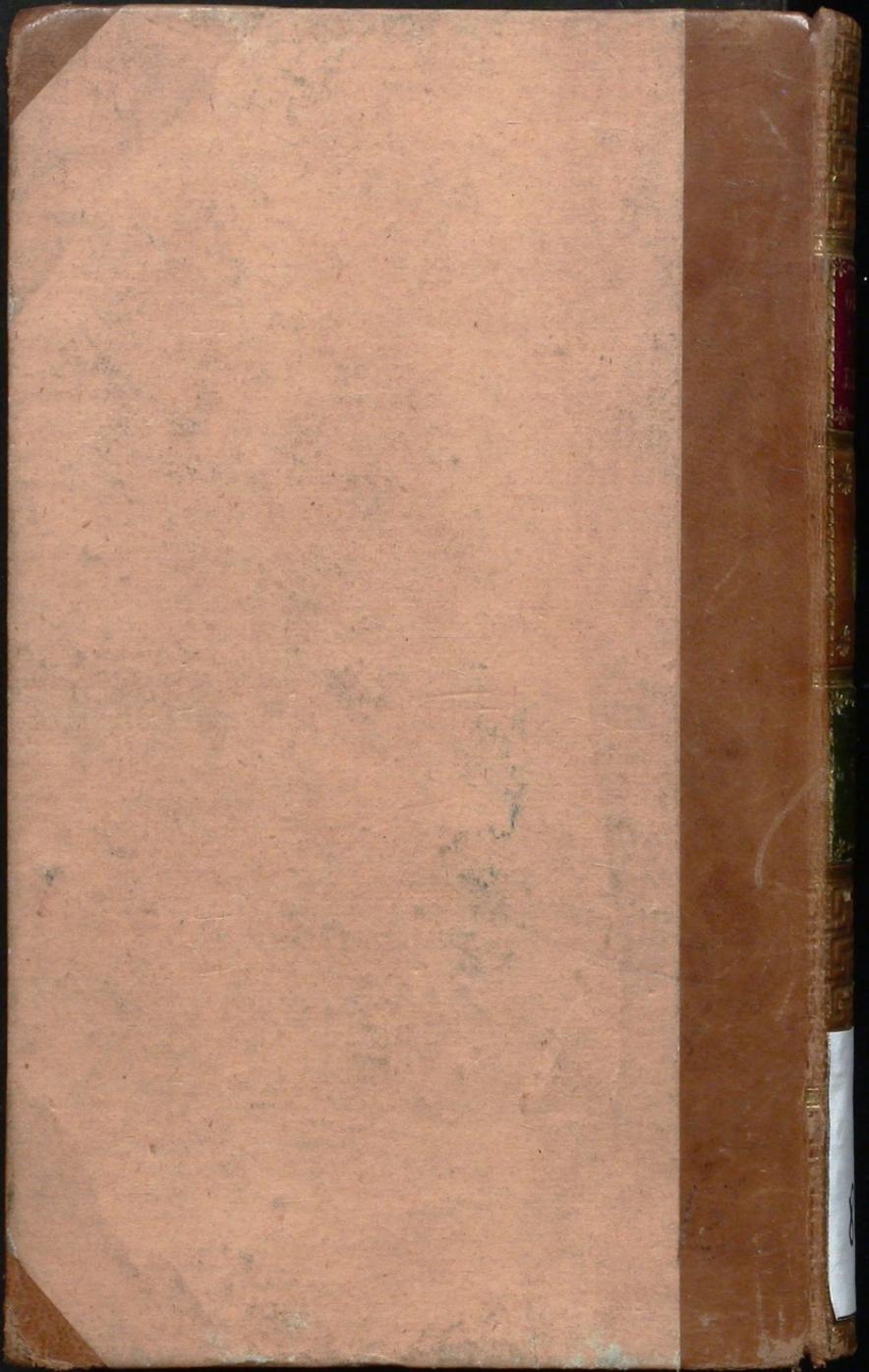
Vol 18

ULB Halle

3

005 612 594







Farbkarte #13

B.I.G.

E S  
E,  
OISE.  
E R.

